



N° 21

AVRIL
M A I
JUIN
1960

H° P 6139
Nouvelles du MEXIQUE

Les articles contenus dans cette Publication engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

La reproduction partielle ou intégrale de tous nos articles et informations est autorisée à condition qu'en soit indiquée la provenance.

Directeur de la publication : A. Garcia Formenti.

Dépôt légal en 1960 (2^e trim.)

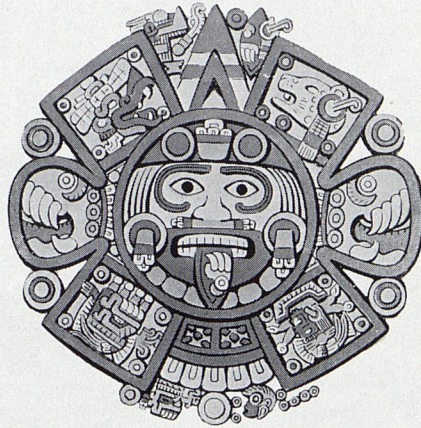
Imp. H. Diéval, 57, rue de Seine, PARIS (VI^e)

NOUVELLES DU MEXIQUE

REVUE TRIMESTRIELLE FONDÉE EN 1955 PAR JAIME TORRES BODET

N° 21

1960



avril - mai - juin

S
o
m
m
a
i
r
e

Première de couverture : Urne funéraire en terre, Culture zapotèque II-III

- Vers un nouvel humanisme en médecine D^r Ignacio Chávez
- Poésie náhuatl Irène Nicholson
- Pelotons d'exécution - Femmes Julio Torri
- La nuit (poème) Jaime Torres Bodet
- Livres mexicains récemment traduits
- La Constitution de 1917 Manuel Moreno Sánchez
- L'entrée du Mexique dans la Zone de Libre Echange..
- André Malraux au Mexique
- Parlementaires mexicains en Europe
- Bourse « Hidalgo »
- Nouvelles de Presse - Dernière Heure.

Dos de couverture : « Machetes » d'argent ciselé et bruni d'Amozoc (Etat de Puebla)

SERVICES CULTURELS DE L'AMBASSADE DU MEXIQUE EN FRANCE
9, rue de Longchamp
PARIS (16^e)



« Histoire universelle de la Cardiologie » fresque de Diego Rivera (Institut National de Cardiologie de Mexico)

VERS UN NOUVEL HUMANISME EN MÉDECINE

par le Docteur Ignacio CHÁVEZ,
de l'Académie de Médecine du Mexique,
Directeur de l'Institut National de Cardiologie

Les cardiologues du monde entier ont tenu leur troisième congrès à Bruxelles. A cette occasion, le Dr Ignacio Chávez avait été invité par le Président de cette Assemblée, le Professeur Rijlant, à présenter son point de vue sur l'aspiration à un nouvel humanisme en médecine.

Le Dr Chávez a développé le thème « Grandeur et misère de la spécialisation médicale », avant d'aborder l'humanisme dans les paragraphes qui suivent, et non sans avoir recommandé à ses collègues d'inviter leurs élèves à se pénétrer de cette vérité : « Vous ne pouvez être des spécialistes de la cardiologie, si vous n'êtes pas, en même temps, des cliniciens et des hommes de science ».

La reproduction mexicaine la plus ancienne du médecin (pièce de céramique de l'époque archaïque) - Musée National d'Anthropologie de Mexico

LA SCIENCE FACE A L'HUMANISME.

« Néanmoins, quand cette exigence de la double préparation sera remplie par les spécialistes — a poursuivi l'éminent professeur —, le problème qui se posera, avec l'essor des sciences, deviendra encore plus aigu : je parle de son divorce avec l'humanisme. Et, plus le spécialiste parachèvera ses connaissances scientifiques, plus le risque en sera grand. La tendance à la spécialisation à çant de rompre le critère d'unité dans la science et rendant imminent le divorce avec l'humanisme. Il n'est pire amputation de l'esprit chez un médecin, que l'absence de culture humaniste. Quiconque en est dépourvu, sera peut-être un technicien consommé dans son métier, un savant dans sa science, mais il ne sera jamais qu'un barbare privé de



ce que donne la compréhension humaine et de ce qui détermine les valeurs du monde normal. Et cela, chez un cardiologue, est impardonnable.

« L'humanisme n'est pas un luxe, ni un raffinement pour gens studieux ayant du temps à perdre en spéculations intellectuelles. Humanisme veut dire culture de l'esprit, compréhension de l'homme dans ses aspirations et ses misères ; appréciation du bon, du beau et du juste ; détermination des règles qui régissent notre monde intérieur ; désir de perfection qui nous pousse, comme l'a dit le philosophe, à « mettre la vie en harmonie avec la pensée ». C'est par là que l'humanisme fait de nous des hommes cultivés. La science est autre chose ; elle nous rend forts, mais non meilleurs. C'est pour cela que le médecin doit être d'autant plus cultivé qu'il est savant.

L'HUMANISME DE NOTRE TEMPS.

« On peut se demander quel est l'humanisme préconisé en vue de compléter l'éducation scientifique. Est-ce l'humanisme classique ? Celui qui enseigne les langues mortes, commente les classiques grecs et latins, et touche à l'histoire de la pensée philosophique ?

« Ce n'est sûrement pas celui-là. Ce serait un bel idéal si les hommes de science pouvaient arriver à un tel raffinement de l'esprit, en recréant l'archétype de l'homme universel. Cela est devenu impossible à notre époque, qui tient du vertige. L'homme à ce point omniscient n'existe plus ; cet homme tel que le fut Léonard, qui préparait aussi bien un traité d'anatomie en trente volumes, qu'il peignait la Cène ou élaborait des calculs pour que l'homme puisse voler ; ou bien encore comme le furent Alberti ou Frascatore ou Erasme, et tant d'autres, qui occupaient indifféremment une chaire de médecine, de langues ou de philosophie.

« Notre époque ne permet plus une polyvalence de ce genre. L'humanisme que nous poursuivons n'est pas l'humanisme traditionnel et nostalgique comme l'appelle Lain Entralgo, qui regarde seulement en arrière. Il est



Santé Militaire du vieil Empire Maya
(d'après une fresque de Bonampak)

possible d'avoir un humanisme de notre temps, dynamique et efficace. « Au commencement était le Verbe », dit la Genèse. Il en est de même dans notre cas : la racine de l'humanisme actuel doit être la connaissance des principales langues vivantes. A travers elles nous pourrions nous pencher sur la pensée de races et de pays qui ne sont pas les nôtres et boire l'information aux sources mêmes. Il nous sera donné, en passant, cette leçon d'humilité : à savoir que la science et la culture de l'esprit ne s'arrêtent pas aux frontières de notre pays. Le monde entier est en ébullition, le monde entier travaille et crée. Comment pourrions-nous rester isolés, dans une ignorance réciproque, à la fois maîtres et prisonniers de notre propre langue ? Pour les fins scientifiques, cela constitue une limitation par ignorance, et pour les fins humaines, cela nous pousse à l'incompréhension, forme première du mépris. Déjà au milieu du XVIII^e siècle, Sénac protestait : « Le préjugé national — disait-il — domine les sçavans eux-mêmes. D'aucuns s'imaginent que le génie et le sçavoir sont attachés à leur pais et que les autres Nations sont condamnées par la Nature à la stérilité. Cette vanité peut être utile aux Etats, mais elle dégrade l'esprit ». Aussi bien, ai-je pensé que, dans le monde de l'intelligence, la langue maternelle ne suffit pas, et si l'homme de science tend à être cultivé, il doit commencer par apprendre les langues.

« Aspiration éternelle, la culture de l'esprit n'est ni universelle, ni statique ; elle se modifie et prend forme en fonction du temps et du lieu. Il en découle que la connaissance de l'histoire est une exigence essentielle de l'humanisme contemporain, vaste histoire des peuples, de la civilisation et de la pensée de l'homme. Quant à nous, médecins, ce qui nous intéresse en outre et d'une manière décisive, c'est l'histoire de notre science, qui nous montre l'évolution des doctrines médicales. Jacobi disait à ses élèves : « De même que sans la connaissance de l'histoire de votre pays, vous ne pouvez comprendre sa structure, et sans la connaissance de l'embryon, vous ne pourrez jamais suivre parfaitement le développement du corps, de même, sans la connaissance de l'histoire de votre science ou de votre art, vous n'aurez jamais droit de cité dans votre profession ».

La culture de l'esprit impose à l'homme de se plonger ensuite dans son milieu ambiant, afin de ne pas s'y sentir étranger, voire un simple spectateur de la réalité sociale qui l'entoure. Qu'il ne soit qu'un atome de ce monde, si l'on veut, mais vivant et vibrant, une énergie créatrice de son époque. Car, l'on ne conçoit pas la culture de l'esprit en divorce avec la vie elle-même, ni un véritable humanisme détaché des problèmes de l'homme.



Section «Laboratoires» de l'Institut National de Cardiologie de Mexico

Et, alors même que tout cela serait acquis, y compris la connaissance des langues et celle de l'histoire dans toute son ampleur, que l'on connaîtrait la réalité sociale et que l'on s'intéresserait à l'actualité, l'humanisme d'aujourd'hui demeurerait triste et terne si l'homme ne polissait pas son esprit par des lectures choisies, par la fréquentation des classiques modernes, par l'amour de la beauté — parole, musique ou plastique — et par la réflexion sur les éternelles questions d'états d'âme — le devoir, l'amour, le bien —. En empruntant ces sentiers de la perfection nous aboutissons là où arrivèrent les humanistes classiques, là où l'on comprend que la préoccupation majeure de l'homme doit être l'individu lui-même, afin de l'étudier et de le comprendre, avec tout ce que cela implique d'intérêt pour son existence et de respect pour son effort créateur.

Voilà l'humanisme que nous devons développer à notre époque, un humanisme d'autant plus fort et passionné que la limitation imposée par une éducation scientifique exigeante et unilatérale est plus grande. Voilà la formule indispensable pour le spécialiste d'aujourd'hui, celle qui lui enseigne qu'il importe non pas de savoir, mais de comprendre l'homme, le monde, la situation de l'individu dans la société. Cette formule l'aide, en outre, à développer l'esprit de sympathie dans lequel il doit approcher le malade. Comme par un effet catalyseur, l'humanisme insufflé à la science invite l'homme à fuir l'isolement égoïste et le pousse à travailler loyalement en collaboration avec les autres, en même temps qu'il lui offre une solution tendant à

contrebalancer, en grande partie, les maux provenant de la spécialisation : l'homme de science qui s'isole des autres hommes ; la spécialité qui sépare des autres spécialités ; la médecine qui s'écarte des autres sciences et la science en divorce avec la culture de l'esprit.

L'HUMANISME, CORRECTIF DE LA DÉFORMATION SCIENTIFIQUE.

Cette situation d'isolement et de divorce s'accroît chaque jour davantage (les jeunes générations semblent ne pas l'avoir remarqué). J'ai pu la toucher de près parce que je me consacre depuis de longues années à la formation de spécialistes de la cardiologie. Chez presque tous les jeunes, on remarque un désir passionné de dominer la technique, plutôt que d'en acquiescer la méthode ; on les voit facilement développer le culte des appareils plutôt que la passion des idées scientifiques. L'erreur caractéristique de notre époque — observée par Samuel Ramos — est de considérer que les moyens justifient la fin. « Devant les merveilleux résultats de la technique — écrit-il — l'homme de science tombe à genoux devant elle, oubliant que ce n'est qu'un simple moyen. » Par contre, les doctrines générales ont moins d'importance aux yeux des jeunes gens, et, d'ordinaire, les problèmes de la culture de l'esprit les intéressent encore moins.

Le sceptique sourira peut-être, pensant que j'exagère et que la culture de l'esprit, tout en ayant sa valeur, est plutôt un ornement qu'une nécessité pour le médecin spécialiste. Quant à moi, en revanche, je la considère

aussi impérieuse que la discipline scientifique elle-même. Aussi, ai-je toujours essayé d'en persuader mes élèves en leur affirmant : « Vous ne sauriez être de bons cardiologues tant que vous ne serez pas des hommes cultivés. » Nouvelle façon de rappeler cette sentence, énoncée par Paracelse au XVI^e siècle : « C'est une chose grossière pour un médecin que de s'appeler médecin et de se trouver vide de philosophie, et de ne pas la connaître ».

« L'esprit humaniste inculqué à l'homme de science l'oblige à fuir le pragmatisme pur, en tant que philosophie de la médecine, et elle le contraint à ne pas se contenter des faits sans en approfondir le sens, à ne pas s'empêtrer dans une accumulation de données sans rechercher la doctrine qui les relie entre elles. Cette disposition d'esprit met en lumière un des graves problèmes de la médecine actuelle, fragmentée, désarticulée, riche en faits et pauvre en théories. Autrefois, il y avait trop de doctrines qui ne pouvaient s'appuyer sur des faits. Maintenant que nous avons appris la leçon du *saper vedere*, nous avons trop de faits et pas assez de doctrines générales. Les praticiens de l'analyse pululent, mais nous manquons d'hommes supérieurs, capables d'élaborer des synthèses, alors que le véritable esprit scientifique consiste justement à faire alterner ces deux facteurs. « Les investigations analytiques — dit Sartou — si elles ne sont pas suivies d'une tentative de synthèse, dégènerent nécessairement en un grossier empirisme, et les constructions synthétiques sans contact expérimental périodique, dégènerent nécessairement en dogmatisme stérile. »

« L'esprit humaniste inculqué à l'homme de science

l'empêche d'avoir une foi mystique dans la science, en lui attribuant une valeur absolue, et il l'aide à reconnaître, humblement, son caractère relatif et à admettre que la science ne saurait englober toute la médecine. Quelle que soit l'étendue de ses progrès, elle laissera toujours une large place à l'empirisme de la connaissance, pour la « chaste observation » de nos ancêtres. Si toutes les réactions organiques peuvent être mesurées un jour, enregistrées et même reproduites en laboratoire, les réactions psychiques du malade, ses souffrances et son angoisse resteront toujours en dehors du contrôle rigoureux de la physique et de la chimie, de même que l'obscur facteur génétique, qui nous gouverne depuis la nuit des temps.

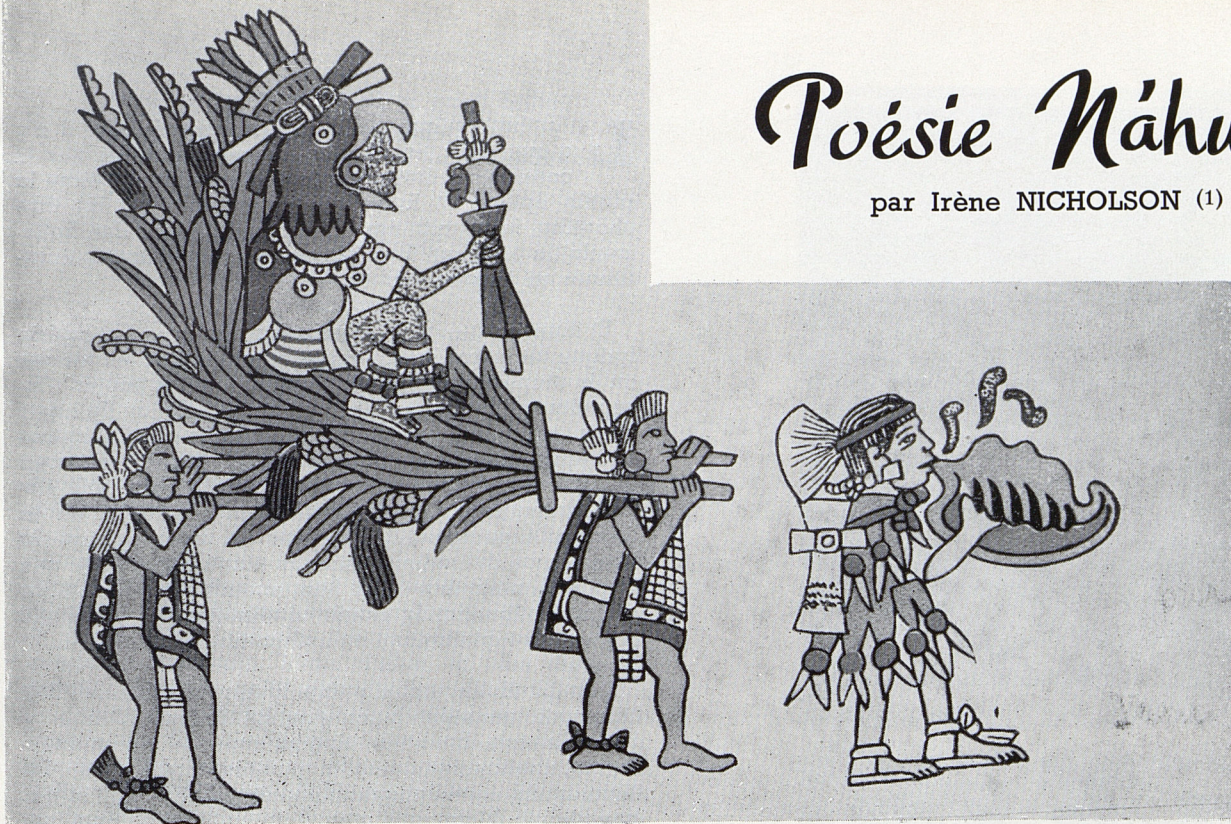
« Certes, l'ensemble de ces données ne saurait tenir dans la rigueur d'une formule mathématique. L'être qui souffre est un homme et non une machine ou une cornue de laboratoire. Aussi, le clinicien aura-t-il toujours son mot à dire, et il dirigera la médecine de l'avenir comme il l'a dirigée jusqu'ici. C'est pourquoi il ne doit pas abdiquer ses hautes valeurs humaines et il est tenu d'enrichir constamment son esprit. Si, du fait des exigences du moment, sa spécialisation tourne à la science pure, son humanisme l'aidera à reconnaître humblement tout ce qu'il ignore. Peu avant de mourir, Newton, un des géants de la pensée scientifique, disait mélancoliquement : « J'ignore comment je pourrai apparaître aux yeux du monde ; quant à moi, il me semble avoir été tel l'enfant qui joue sur la plage et s'amuse d'avoir trouvé un galet plus lisse ou un coquillage plus beau que les autres, tandis que le grand océan de la vérité est demeuré ignoré de moi. »

Section hospitalière de l'Institut National de Cardiologie de Mexico



Poésie Nahuatl

par Irène NICHOLSON (1)



Xochipilli (Codex Magliabecchiano 23)

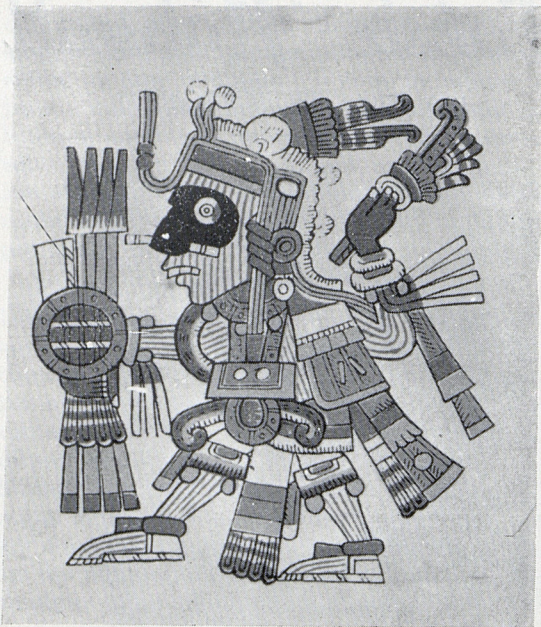
Il n'est point de poésie nahuatl qui ne soit religieuse ; cela signifie ou qu'il n'a pas existé de poésie non religieuse, ou que, s'il en a existé une, les premiers Franciscains l'ont jugée indigne d'être conservée. Il est peu vraisemblable, toutefois, que les moines aient pu ignorer la poésie séculière qui, à leurs yeux, aurait eu au moins le mérite de n'être pas liée à des pratiques idolâtres, et qu'ils l'aient ignorée en faveur d'hymnes tout à fait suspects, adressés aux divinités qu'ils prenaient pour le diable lui-même, ou tout au moins pour ses messagers. Il est donc vraiment surprenant que Sahagun ait transcrit de la poésie. Il avait peur de traduire la poésie nahuatl en espagnol et voici ce qu'il dit à ce propos :

« Le diable s'est réservé, ici sur terre, un bois épais rempli de pièges, afin de s'y cacher et d'y ruminer secrètement ses plans, comme le font les bêtes sauvages et les serpents venimeux. Ce bois et ces pièges sont les chants qu'il a inspirés pour son culte... et qui sont chantés sans être compris, sauf par ceux qui connaissent ce langage. Par conséquent, ils chantent tout ce que le diable choisit, guerre ou paix, louange au diable ou mépris du Christ, et personne d'autre ne peut les comprendre. »

Durán, lui, eut une autre opinion quand il écrivit que les chansons « étaient formées de métaphores si obscures que presque personne ne peut les comprendre, à moins de les étudier et de les analyser délibérément, afin d'en comprendre le sens. Et, délibérément, je me suis mis à écouter en prêtant une grande attention à ce qu'ils chantaient, aux mots et aux termes des images, et tout cela me parut privé de signification ; et pourtant, plus tard, quand j'en parlai, il m'apparut que ces chansons étaient merveilleusement chargées de signification. »

Sahagun, malgré ses préjugés, était un anthropologue consciencieux, qui ne laissait pas ses opinions personnelles influencer son travail. Ce travail consistait à consigner par écrit, avec le plus de précision possible, les faits et les traditions du monde nahuatl qui se défaisait rapidement. Nous pouvons être sûrs que s'il y avait eu une poésie séculière, celle-là aussi il l'aurait consignée. Mais la conception du chant comme expression religieuse était évidemment générale et ne laissait pas de place pour une fantaisie ou une invention qui n'auraient pas été inspirées par les dieux. La poésie se divisait non en poésie religieuse et poésie séculière, mais d'après qui la chantait et en quelles occasions. Il y avait différentes sortes de poésie ; la Teponazcuicatl, par exemple, était toujours accompagnée par des tambours et se développait en forme de poésie dramatique ; Cihuacuicatl était le nom qu'on donnait à un chant de femme, bien qu'il ait pu même avoir été chanté par des hommes qui avaient des voix de tête et qui portaient des vêtements féminins. Il y avait d'autres sortes de chants, pour les petites filles, pour les courtisanes ou « femmes d'amour », pour les serviteurs, etc. Pourtant, on peut carrément diviser les poèmes en poèmes lyriques, épiques et dramatiques.

(1) Cf. « Firefly in the night », traduction de Léna Leclercq.



Mixcoatl (Codex Borgia, 25)

Xipe (Codex Borbonicus, 14)



La poésie lyrique était toujours chantée, car il n'y a que dans les sociétés très sophistiquées que la poésie peut être séparée de la musique. Même la poésie épique et la poésie dramatique ont dû être chantées, leurs rythmes mis en valeur par des battements de tambour, des flûtes et des coquillages transformés en instruments à vent.

Et bien que — comme nous l'avons vu — la poésie lyrique fût le produit de certains rois-poètes, les thèmes qu'ils chantaient étaient très anciens, et les poètes n'inventaient pas non plus de formes nouvelles ou de sujets neufs, mais ouvraient des variations sur les formes anciennes et les thèmes anciens. Et même beaucoup des mots employés par la poésie au XV^e et au XVI^e siècles étaient déjà devenus archaïques au moment où les Espagnols se mirent à étudier et à enregistrer la langue ; ce fait nous donne la conviction intime que la poésie elle-même a dû être transmise de génération en génération par la parole et changer très peu entre la première génération et la dernière.

Il est probable que la poésie lyrique des Nahuas doit beaucoup au style léger que les Indiens Otomis y introduisirent. Un style simple, presque de *nursery-rhyme*, caractérise tous les poèmes traduits par les Nahuas de cette langue différente de la leur et qui appartenait à un petit peuple farouche qui vivait au nord-ouest de Tenochtitlán :

« Qu'il est heureux, l'homme
qui polit des turquoises :
c'est là son chant.
Le bouclier de plumes de quetzal
quand on le bouge, fait bouger la lumière. »

ou bien :

« Je polis des émeraudes,
je façonne l'or,
c'est mon chant.
J'enchasse des émeraudes
c'est mon chant. »

ou ce petit poème sur la naissance de Nezahualcoyotl :

« En aigle qui vole
se changea le tigre Mixcóatl ;
tout en haut d'un acacia,
dans son berceau de filet
naquit le fils de Mixcóatl,
Nezahualcoyotl. »

Ce ton-là, on le retrouve encore aujourd'hui chez les Indiens Otomis, dans leur naïve poésie populaire. Garibay en a noté les exemples suivants :

« Je pars, dit la vache.
Je pars, dit le bœuf.
Les voilà qui descendent, dit le hanneton.
Je vais avec eux, dit le ver luisant. »

« Dans le ciel, une lune ;
dans ton visage, une bouche.
Dans le ciel, beaucoup d'étoiles ;
dans ton visage seulement deux yeux. »

« Dans la goutte de rosée, le soleil brille ;
 La goutte de rosée s'évapore.
 Dans mes yeux à moi, c'est toi qui brilles ;
 Moi, je vis. »

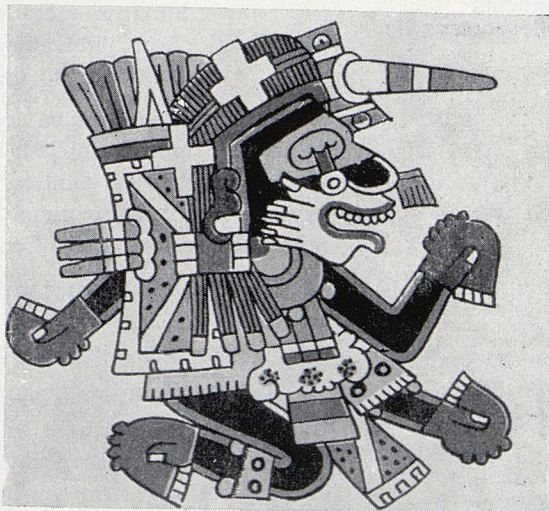
« Le fleuve passe, passe,
 jamais il ne s'arrête.
 Le vent passe, passe,
 jamais il ne s'arrête.
 La vie passe,
 jamais elle ne revient. »

Celui qui voyage au Mexique est souvent frappé par l'aspect oriental que présentent gens et paysages. On tombe soudain sur un spectacle qui est purement chinois : de petits hommes à jambes torsées, pantalons retroussés sur leurs mollets musclés, un chapeau en forme de champignon posé sur leurs cheveux noirs et plats, les yeux obliques, les pommettes larges et hautes. Il y a plusieurs théories sur l'origine des Indiens du continent américain. L'une d'elles, la plus digne de créance, soutient qu'ils vinrent d'abord de Chine, par le détroit de Behring, et de là s'infiltrèrent doucement vers le sud. Cette poésie otomi est dense et forte comme l'*haïku* des Japonais, et elle suggère avec force une origine orientale, non seulement à cause de sa forme, mais aussi à cause de la position subtile des images, qui enferme une allusion à une idée philosophique sous-jacente, au lieu d'en faire l'énoncé brutal. Pourtant fortuite peut être cette ressemblance, car si nous passons à la poésie épique, nous voyons qu'il est très facile de découvrir des ressemblances entre elle et les sagas nordiques ou celtiques. Les poèmes épiques náhuatl parlent des anciens mythes, des dieux et des figures héroïques, comme celle de Quetzalcoatl ; et l'exemple le plus frappant de cette ressemblance est la *Légende des Cinq Soleils*, que j'ai déjà citée. De telles histoires appartiennent à une tradition sœur de celle de notre propre poésie ancienne. Grâce à la poésie épique, les chefs religieux empêchaient les mythes et la connaissance traditionnels de se perdre ; grâce à elle, ils continuaient à vivre dans le peuple ordinaire. Il en est à peu près de même pour les traditions de la danse aux Indes, où l'on représente de longues sagas qui durent toute la nuit, devant des villageois qui, parce qu'ils connaissent les personnages comme de vieux amis, n'ont aucune peine à suivre les histoires compliquées. Et tout comme nous sommes élevés, dès l'enfance, avec le Petit Chaperon Rouge, Cendrillon, le Petit Poucet ou — ce qui est peut-être un meilleur exemple — avec les histoires du roi Arthur et de ses chevaliers, les Nahuas connaissaient Tezcatlipoca et Quetzalcóatl, Xipe et Xólotl.

Mise à part la *Légende des Cinq Soleils*, de la plus grande partie de la poésie épique il ne nous reste que des fragments. Mais, même dans ces restes déchiquetés, nous trouvons le parfum familier des histoires inventées par des gens qui avaient un sens juste du culte du héros. Les dieux accomplissaient des exploits terrestres comparables à ceux qu'on lit dans les histoires du Cid ou des guerriers européens à demi légendaires. Tezozomoc, un Indien qui nota quelques événements de sa propre vie, écrit le passage suivant, qui parle de la lutte entre Huitzilopochtli et son neveu Copil :

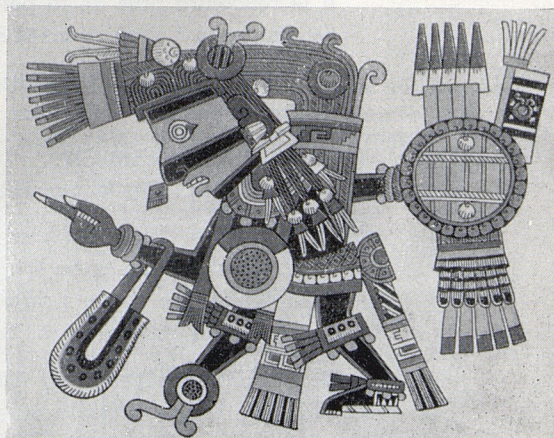


Quetzalcoatl (Codex Borbonicus, 22)



Xólotl (Codex Borgia, 10)

Tezcatlipoca (Codex Borgia, 17)





Huitzilopochtli
(Codex Borbonicus, 34)

A celle qu'on appelle Fleur-de-Chiendent, sœur de Huitzilopochtli, parla son fils, qu'on appelle Copil :

— Mère, je le connais bien, là-bas va ton frère !

Sa mère répondit : — C'est vrai, tu as un oncle qui s'appelle Huitzilopochtli... C'est lui m'a abandonnée pendant que je dormais et s'en fut en catimini le long de la route. C'est à cause de cela que nous sommes venus vivre ici, sur cette colline rocailleuse.

Et Copil lui répondit : — C'est bien, mère, maintenant je sais. Je dois aller le trouver, où qu'il ait pu se fixer et bâtir son foyer, et je dois le tuer

et le dévorer. Et je dois aussi détruire et vaincre ceux qu'il a pris avec lui, ses princes et ses serfs.

Et je sais très bien quel sera le butin, et de quelle sorte, de celui qui réussira à voir et admirer ses innombrables richesses.

Et celui-là, ce sera moi, et je jouirai de tous ses biens ; toutes les pierres de jade, l'or, les plumes de quetzal, et les plumes splendides, le cacao bai et le coton diapré,

les fleurs innombrables, et tant de fruits de toutes sortes !

Mais toi, mère, ne sois pas triste.

J'irai, j'irai chercher cet oncle perfide que j'ai.

Donne-moi ta force et inspire-moi !

A ces mots il s'en va, se prépare et s'arme, celui qui s'appelle Copil. Il était le très astucieux, il était le grand magicien, peut-être l'égal de sa mère. Non, elle était plus grande magicienne, mais celui qui s'appelle Copil débordait de ruse.

La première fois, il espionne et étudie le terrain, et puis il y retourne une seconde fois, tout prêt pour le combat.

La seconde fois, il vient avec sa demoiselle, qui s'appelle Azcaxochitl. Il retourne à la petite colline. Et c'est là que Huitzilopochtli le voit et comprend que c'est son neveu Copil, qui est maintenant un homme.

Alors il dit à ses chevaliers : — Seigneurs, courage, effort ! Préparez-vous, car maintenant s'avance mon neveu plein de trahison. J'irai, j'irai à sa rencontre pour le détruire et lui donner la mort !

Il le rencontra près de la petite colline et, en le voyant, lui dit : — Qui es-tu ? D'où viens-tu ?

L'autre répondit : — C'est moi. — Où est ta maison ? — Par là-bas, dit Copil, sur la colline escarpée.

Alors Huitzilopochtli dit : — C'est bien. N'es-tu pas celui à qui ma sœur a donné le jour ?

Copil dit : — Oui, c'est bien moi. C'est mon devoir de te capturer et je viens en finir avec toi. Pourquoi pendant qu'elle dormait as-tu laissé ma mère, pourquoi as-tu déguerpi en catimini ? Il est certain qu'il me faut t'écraser !

Huitzilopochtli répondit : — C'est bien. Viens ! Et alors, dans la ruse, ils se poursuivent et finalement Huitzilopochtli captura Copil, là, sur la petite colline.

Dès que Copil fut mort, Huitzilopochtli lui coupa la tête
et lui ouvrit la poitrine et lui arracha le cœur ;
mais la tête, il la posa sur la petite colline.

Et Huitzilopochtli, une fois qu'il eût donné la mort à l'autre,
vint en courant avec le cœur de Copil,
et le messager du dieu, nommé Cuauhtli quezqui,
s'avança à la rencontre d'Huitzilopochtli et quand il le vit, il lui dit :
— Tu dois être bien fatigué, ô prêtre ? Il répondit :

— Viens ici, s'il te plaît, Cuauhtli quezqui : voici le cœur
du pervers Copil. Je suis allé le tuer.
Mais dépêche-toi de le porter en courant au plus profond des joncs,
au plus profond des roseaux, jusqu'à ce que tu trouves
une acanthe étalée devant toi comme une natte. C'est là
que reposa Quetzalcóatl quand il s'en alla.
Le dessus en est à moitié rouge, et l'autre moitié est noire.

Là tu t'arrêteras, et tu jetteras loin de toi le cœur de Copil.
C'est comme ça que Cuauhtli quezqui s'en alla jeter le cœur de Copil.
Quand il arriva à l'endroit que lui avait dit Huitzilopochtli, il
vit la natte d'acanthe.

Alors il s'arrêta et jeta le cœur.
Le cœur tomba parmi les joncs et les roseaux.
Et Cuauhcohuatl ou Cuauhtli quezqui, après avoir jeté le cœur, s'en
retourna. »

Cette histoire est une version de la fondation de la ville de Tenochtitlan ; c'est l'histoire du moment où les Aztèques ont probablement dénoncé leur première souveraine, une sorcière, en faveur du frère de celle-ci, Huitzilopochtli. L'aigle Huitzilopochtli se repose sur un cactus, après avoir soumis le cœur du serpent — c'est-à-dire Copil — à son pouvoir. La fondation de la ville devient le symbole d'un homme qui a gagné le pouvoir sur lui-même et sur son cœur. La subtilité de l'histoire est soulignée par la précision avec laquelle Huitzilo-

pochtli donne ses ordres. Car, pourquoi le cœur de son ennemi doit-il être jeté juste à l'endroit où Quetzalcóatl se repose avant de partir ? Pourquoi dans les joncs et dans les roseaux ? Il y a plusieurs interprétations possibles ; mais, il n'en est pas moins curieux que le cœur arraché au jeune Copil ait dû être mis en parallèle avec Quetzalcóatl, dont le propre cœur fut, après le péché, le repentir et le sacrifice de soi, placé dans les cieux, où il devint la planète Vénus.

Fondation de Tenochtitlán (Codex Durán, 3)



LA REVISTA MODERNA DE MEXICO

DISCURSO de ingreso en la
Academia Mexicana de la Lengua
correspondiente de la Española, como
individuo de número de

DON JULIO TORRI

leído la noche del 21 de
noviembre de 1953

CONTESTACIÓN DE

DON ALEJANDRO QUIJANO

Director de dicha Academia



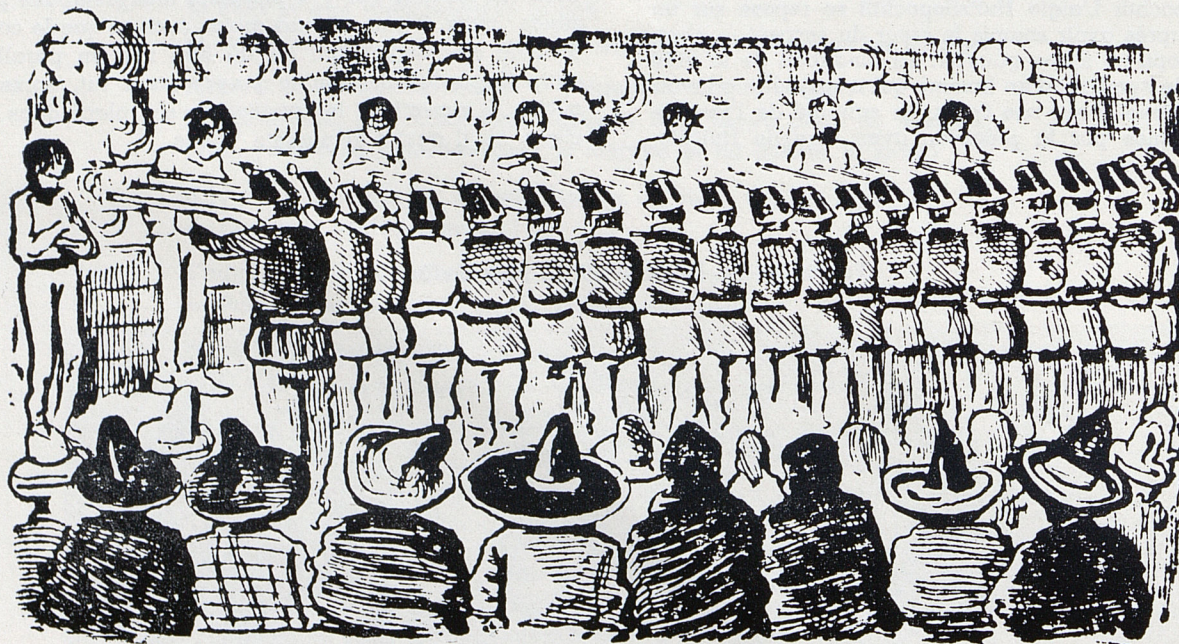
EDITORIAL. JUS
MEXICO, 1951

JULIO TORRI

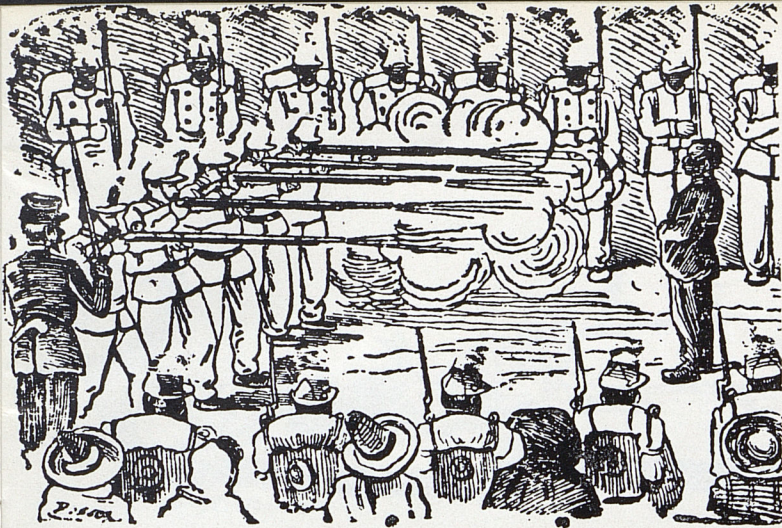
Julio Torri est né en 1889 à Saltillo, Etat de Coahuila (Mexique). Il fit ses premières études dans sa ville natale, au collège Torreon, puis à l'école Juan Antonio de la Fuente (l'actuel Ateneo Fuente). Il se rendit à Mexico en 1908, afin d'y faire son Droit et obtint sa licence en 1913. Il faisait alors partie de l'Ateneo de la Juventud.

Julio Torri s'est consacré principalement à l'enseignement de la littérature — espagnole et française notamment — à l'École Nationale Préparatoire ainsi qu'à la Faculté de Philosophie et Lettres. En 1933, il a soutenu brillamment une thèse de doctorat ès lettres. Il est membre de l'Académie Mexicaine de la Langue.

Ayant enseigné à des maîtres de la plume, Julio Torri n'a cependant écrit que deux petits livres d'essais, en dehors d'un manuel de littérature espagnole et d'une étude sur la Revista Moderna de México. Toutefois dans cette œuvre réduite, il a su rendre un humour qui s'apparente parfois au style d'un Jules Renard, d'un Oscar Wilde, d'un Charles Lamb, d'un Marcel Schwob, d'un Aloys Bertrand ou d'un Henri Heine, tout en conservant son originalité.



Gravures de José Guadalupe Posada



pelotons d'exécution

Le poteau d'exécution est une institution qui pâtit actuellement de certains inconvénients.

Tout d'abord, on opère aux premières heures de la matinée. « Il faut se lever tôt, même pour mourir », me disait d'un ton lugubre, devant le gibet, un de mes condisciples qui s'était fait une solide réputation parmi les assassins les plus en vue de notre temps.

L'humidité de l'herbe détrempe lamentablement nos souliers, et la fraîcheur ambiante nous enrhumé. Les charmes de notre campagne diaphane s'effacent avec les brumes matinales.

La piètre éducation des chefs d'escorte prive les exécutions par les armes de bon nombre de leurs plus fervents partisans. Décidément, les bons usages qui, jadis, rendaient la vie noble et douce, et donnaient au commerce quotidien grâce et dignité, se perdent irrémédiablement chez nous. On fait de rudes expériences avec la courtoisie toute particulière des soldats. Même les hommes les mieux trempés se sentent amoindris, humiliés, par la façon d'agir des gens à qui incombe pour un instant l'ingrat devoir de commander et de châtier.

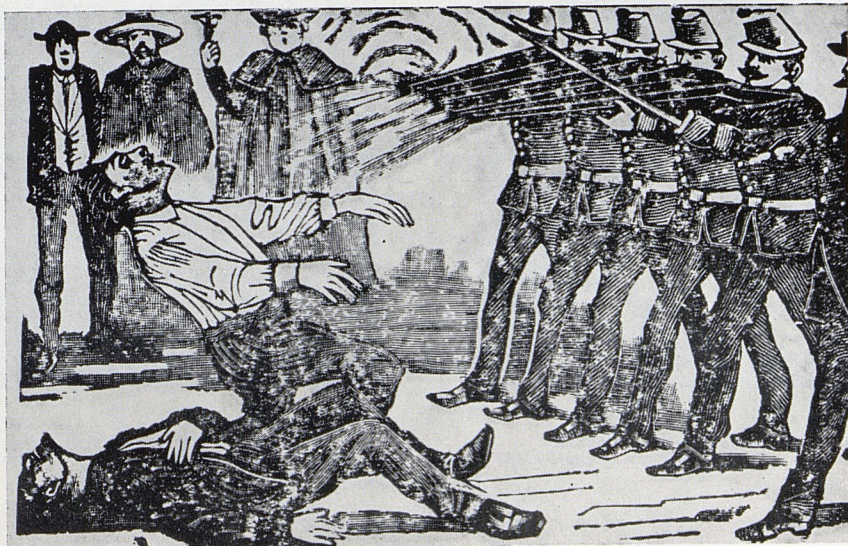
Les simples soldats ont parfois une allure déplorable : habits fatigués, barbes mal rasées, « godillots » couverts de poussière, sans compter le plus grand laisser aller dans la tenue. Bien que l'on ne doive passer que de brefs instants devant eux, il est impossible de ne pas souffrir atrocement à leur vue. On comprend que bien des criminels condamnés à la peine capitale demandent à avoir les yeux bandés.

En outre, quand on demande, comme grâce suprême, un peu de tabac, ce sont des dames de charité, douées d'un zèle admirable et d'une ignorance crasse en fait de mauvaises habitudes, qui en distribuent d'une qualité exécrable. Il en va de même pour le petit verre d'alcool prévu par le règlement. La pâleur de nombreux condamnés, au moment fatal, n'est pas due à autre chose qu'à la mauvaise qualité de l'eau-de-vie qui leur arrache les entrailles.

Le public qui assiste à cette sorte de divertissement est toujours nombreux ; constitué en général de gens d'humble extraction, d'une sensibilité grossière et ayant un fort mauvais goût en matière d'art. Rien n'est aussi odieux que de se trouver en présence de tels badauds. En vain adopterait-on une attitude sobre, noble et sans artifice. Personne ne l'apprécierait. On serait vite en butte aux balourdises des plaisantins.

Puis, il y a aussi la carence de spécialistes en matière d'exécutions dans la presse d'information. Le courriériste de théâtres, le reporter sportif, est tout aussi bien chargé de la rubrique des exécutions que des incendies. Pernicieuse confusion des conceptions. Une exécution capitale ou un incendie ne sont ni un sport ni un spectacle théâtral. De là le style ampoulé, affligeant pour le connaisseur, les expressions d'une lecture si pénible, telles que : « visiblement ému », « son visage trahissait le repentir », « le terrible châtement », etc.

Si l'Etat veut éviter d'une manière efficace les évasions de condamnés à la peine capitale, point n'est besoin de multiplier le nombre de gardiens, ni de surélever les murs des prisons. Qu'il purifie tout simplement de ses accessoires déplaisants et de sa pompe ridicule, un acte qui, aux yeux de certains, revêt encore une certaine importance.





Toujours je me découvre avec respect au passage des femmes-éléphants, maternelles, très chastes, parfaites.

Je connais le sortilège des femmes-reptiles : lèvres froides, yeux verdâtres qui vous regardent sans curiosité ni compréhension depuis une autre espèce zoologique.

Convulsé — était-ce effroi ou fascination ? — j'ai connu un rare exemplaire de femme-tarentule. Par un mystérieux sens divinatoire de sa véritable nature, elle s'habillait toujours de fourrure noire. Ses cils étaient longs et lourds, et ses petits yeux de bestiole candide me regardaient avec une sympathie presque humaine.

Les femmes-ânesses sont la perte des hommes supérieurs. Et les cénobites, à l'heure désespérée des tentations, demandent secrètement que le diable ne revête pas une aussi terrible apparence.

Femmes

Et toi, que les bonheurs compassés du mariage ont métamorphosée en vache lustrée, qui rumines devoirs et tâches, et qui regardes de tes grands yeux le paysage maniéré où tu pais, cesse de mugir, menaçant l'importun qui approche ta vie non pas comme le taon de la fable d'antan, mais poussé par des velléités de naturaliste curieux.



«Femme» de José Guadalupe Posada



«Deux Femmes», toile de Jean Charlot

La nuit

par Jaime TORRES BODET

Je te présente la nuit.

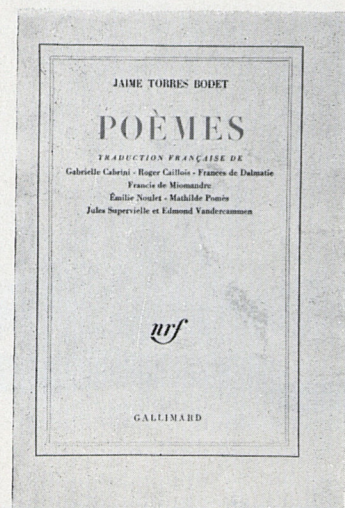
Écoute-la venir au loin
par des monts sans épis, entre des décombres
de siècles et de lunes égorgées,
au son d'un tam-tam rythmé par le sang.
Écoute-la s'avancer
depuis les plages noires de l'Occident
jusqu'à l'aube obscure du monde!

Je te présente la nuit :

dans le lent silence qui glisse,
comme une eau lourde, sur un fond
où personne n'a jamais trouvé
la pierre inexplicable d'une parole échouée;
dans la close maturité du fruit
que seul un aveugle pourrait peut-être
reconnaître à tâtons sur la branche;
sous le frissonnement de la forêt
où passe rapide entre les pins
— comme le souffle d'un vol dans la mémoire —
l'hypothèse d'une aile...

Je te présente la nuit.

A toi qui, dans ta science des aurores,
ne peux sentir combien de secrète lumière
renferme parfois une ombre aimée;
à toi pour qui toujours
les bonheurs furent neige, lis ou nacre,
— cimes de la blancheur évanescence —
je te présente cette ombre dense, ardente, dure,
taillée dans l'obsidienne de mon âme.



LIVRES MEXICAINS RÉCEMMENT TRADUITS

devait faire la première brèche dans ce mur de silence. Et voici que de nombreux éditeurs français font paraître, presque simultanément, des œuvres d'écrivains vivants dont quelques-uns très jeunes, œuvres grâce auxquelles le lecteur français pourra apprécier, de façon forcément fragmentaire encore mais appréciable, la littérature mexicaine contemporaine.

Si la littérature française est pour ainsi dire inséparable de la pensée latino-américaine, la littérature mexicaine, par contre, à de très rares exceptions près, n'était accessible, il y a peu d'années encore, qu'au petit nombre de Français privilégiés qui, ayant fait le voyage du Mexique et s'étant initiés au monde mexicain, pouvaient lire, en espagnol, les œuvres importantes de sa littérature.

L'Anthologie de la Poésie mexicaine (1), parue chez l'éditeur Nagel en 1952, sous les auspices de l'Unesco

Dans l'Ombre du Caudillo (Gallimard, 1959, traduction de Georges Pillement, Collection « La Croix du Sud ») de Luiz Martínez Guzmán dont un premier livre, L'Aigle et le serpent, avait déjà été traduit avant la guerre, c'est la grande ombre de la Révolution mexicaine qui nous revient. Sorte de chronique formée de courts récits reliés entre eux par le grand lien de la révolution, où apparaissent et se perdent dans la mort les hommes qui l'ont faite, ceux qui l'ont combattue, et ceux qui l'ont subie, profils crépusculaires d'une grandeur sombre.

Nous avons, dans le n° 18 de *Nouvelles du Mexique* (juillet-août-septembre 1959) parlé de *Pedro Paramo*, roman de Juan Rulfo, l'un des plus originaux parmi les jeunes romanciers mexicains (Gallimard, 1959, traduction de M. Roger Lescot, collection « La Croix du Sud »). *Pedro Paramo* est l'histoire d'une ombre. Ombre plus obsédante qu'un personnage vivant dont on nous conterait les aventures ou les actions. *Pedro Paramo* que son fils inconnu de lui vient rechercher dans un village abandonné, enfer de poussière, de soleil et de soif anime tout le livre de ses violences. Devant nous, page à page, le village devient ce qu'il en a fait : un désert. Mais *Pedro Paramo* est plus que cela. Car le truchement de ce roman étrange et halluciné, c'est une portion de monde mexicain que nous pouvons atteindre sans recourir aux oripeaux d'un pittoresque facile. Par lui nous franchissons les paysages, les choses, les âmes, nous arrivons aux frontières de l'intemporel totalement différentes de celles aux limites desquelles nous nous mouvons et qui pourtant ne nous sont jamais étrangères.

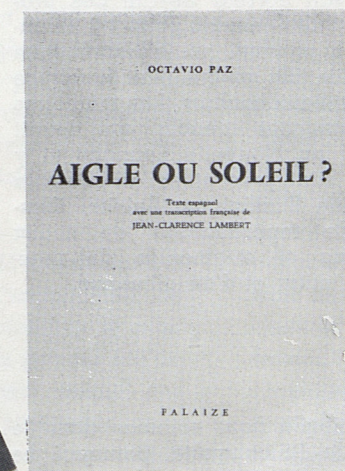
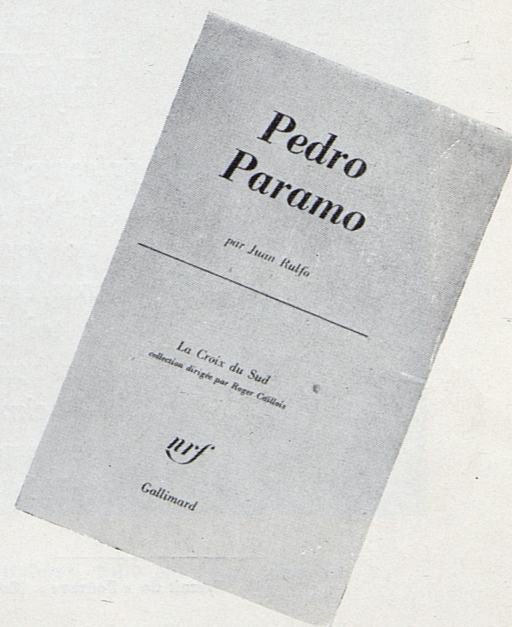
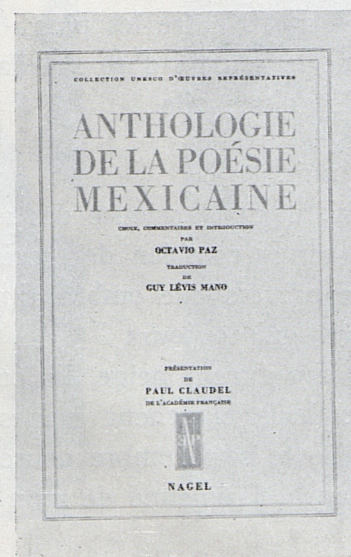
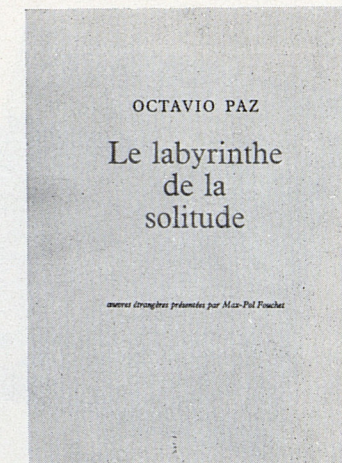
En publiant (1959) *Presque le Paradis* de Luis Spota, traduit par M. Jean Camp, pour sa collection « Pavillons », l'éditeur Robert Laffont a choisi de nous amener dans un autre monde : celui des imposteurs de grande classe (ici le « prince » Ugo Conti qui vit des femmes et de la crédulité humaine). Monde toujours égal à lui-même, que le cadre en soit, comme dans ce roman, l'Italie du Sud et le Mexique ou, comme ce pourrait être, Paris, New York ou Shanghai.

Avec les *Poèmes* (1), de Jaime Torres Bodet, qui viennent de sortir chez Gallimard, en édition bilingue, nous est offert pour la première fois en France un choix important de poèmes pris dans les recueils les plus significatifs d'un poète que sa carrière diplomatique et culturelle nous a rendu familier et qu'il n'est pas nécessaire de présenter aux lecteurs de cette revue. Avec Jaime Torres Bodet, qui ne s'est voulu d'aucune école, quoique il ne renie aucun de

ses maîtres — les maîtres mêmes de la poésie de langue espagnole —, c'est la génération des poètes qui n'avaient pas vingt ans à la fin de l'autre guerre que les Français pourront connaître. Poèmes où la beauté formelle ne le cède jamais à l'inspiration; où, d'un recueil à l'autre, des larges extraits de *Crypta*, de *Sonetos de Fronteras* jusqu'à ceux de *Sin Tregua*, on sent sourdre et jaillir une préoccupation humaine qui dépasse le cas personnel, douloureuse, obsédante, et qui acquiert de par les limites mêmes que lui impose le poème, une force plus vive.

Si les œuvres dont il est fait mention plus haut, poésie ou prose, nous invitent à nous faire une idée de la littérature mexicaine, *Le labyrinthe de la solitude*, d'Octavio Paz (Fayard, 1959, traducteur Jean-Clarence Lambert), nous convie, sous forme d'essai, à une interprétation de l'âme mexicaine, tentée par un Mexicain. Méditation à la fois poétique et lucide d'un homme qui a affronté la

solitude du Mexique — au Mexique et loin du Mexique, au cours de longs séjours à l'étranger —, et s'est interrogé sur le destin des siens, isolés dans le Continent américain. Ils appartiennent au monde latino-américain mais sont coupés de lui, ils appartiennent à l'Amérique du Nord mais sont séparés d'elle; descendants des Indiens et des Espagnols mais ayant formé un monde à part, s'étant fait une âme à part dans laquelle ils souffrent encore, comme dans un vêtement brûlant auquel ils ne peuvent s'adapter. Mexicains, composés toujours en devenir d'événements et de contradictions, qui les ont profon-



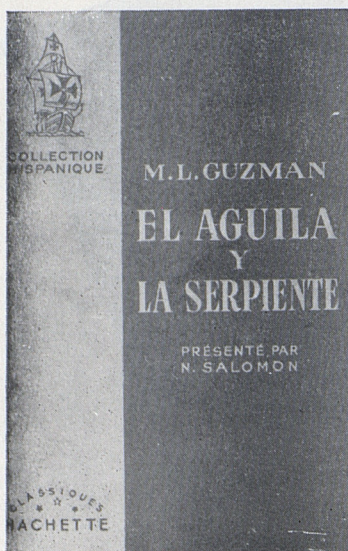
(1) Chaix de poèmes et préface d'Octavio Paz, traduction de Guy Lévis Marro.

(1) Traductions de Gabrielle Cabrini, Roger Caillois, Frances de Dalmatie, Francis de Miomandre, Émilie Noulet, Mathilde Pomès, Jules Supervielle et Edmond Vandercammen.



dément marqués : révolutions venues du peuple, passivité, sursauts de violence, ajustement prodigieux au « monde planétaire » où l'humain risque de se perdre au lieu de se sauver.

Le labyrinthe de la solitude n'est pas la première œuvre d'Octavio Paz présentée au public français. En 1957, un volume de poèmes, *Aigle ou Soleil ?*, traduit par Jean-Clarence Lambert, a paru aux éditions Falcaize. Et les éditeurs Gallimard et Jean-Pierre Oswald annoncent respectivement pour paraître très prochainement : *Pierre de soleil* et *La Saison violente*.

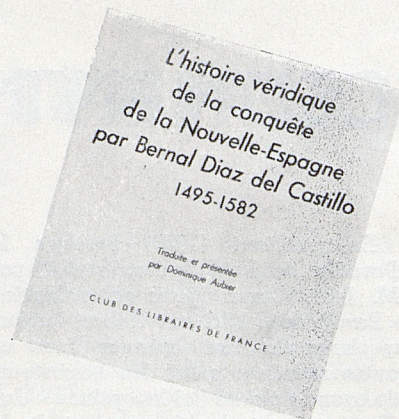


Nous avons signalé quelques livres mexicains parus en version française ; indiquons aussi quelques livres concernant le Mexique et récemment publiés.

Remarquable par sa présentation comme pour son contenu, le très bel *Album de la vie quotidienne des Aztèques* (Hachette, 1959), par Jacques Soustelle, est en quelque sorte un condensé du livre du même auteur, *La vie quotidienne des Aztèques*, paru en 1956 chez le même éditeur. Abondamment illustré de planches en noir et en couleurs, cet album nous permet de prendre part, avec une grande illusion de « présence » à ce que fut la vie de tous les jours de ce peuple mystérieux qui a passé rapidement sur l'ancien Mexique et dont la civilisation était à son apogée lorsque les conquérants de Fernand Cortez le réduisirent à néant.

Presque en même temps que l'Album, dont nous venons de parler, le Club des Libraires de France vient de sortir la traduction intégrale de l'un des textes fondamentaux de la conquête : *L'histoire véridique de la conquête de la nouvelle Espagne*, par Bernal Diaz del Castillo (1495-1582). Ce récit, l'un des plus précieux pour la connaissance, non seulement de la mentalité des conquérants, mais aussi parce qu'il est un témoignage fidèle et minutieux du mode de vie des vaincus, fait revivre pour nous les émerveillements du chrétien austère devant la capitale aztèque, prodige d'organisation et d'urbanisme, son horreur devant des pratiques et des mœurs pour lui inconcevables et aussi, un jugement plus d'une fois très sévère pour la justice des nouveaux maîtres. Les mémoires du conquérant conquis, qui devait s'établir en Nouvelle Espagne et y mourir, sont présentées et traduites par Mme Dominique Aubier, illustrées de reproductions de codex mexicains et augmentées de nombreuses notes et d'un glossaire.

Et puisque nous sommes dans le siècle de la conquête, pourquoi ne pas signaler que le Mexique est entré dans le monde des écoliers ? Un petit volume de la dimension modeste des « petits classiques » (collection ibéro-américaine, librairie Hatier, choix et commentaires de



Jacques Donvez) présente sous le titre *Tenochtitlan Mexico*, des extraits de l'*Historia* de Bernardino de Sahagun, le moine franciscain dont le savoir fut immense, qui étudia les langues autochtones de la Nouvelle Espagne et grâce à qui sont parvenus jusqu'à nous des textes poétiques et littéraires de très grande valeur.

Pour terminer, indiquons comme témoignage de l'intérêt qui se manifeste actuellement en France pour le Mexique la place faite par plusieurs revues à des écrivains mexicains (*Lettres Nouvelles*, *Nouvelle Revue Française*, *Esprit*, etc.), ainsi que le numéro spécial *Littérature Mexicaine*, de la revue *Europe*.





LA CONSTITUTION DE 1917

par Manuel MORENO SANCHEZ

Sénateur de la République

EN plaçant la Constitution de 1917 dans le cadre du processus national qui l'a précédée, qui en a été à l'origine et l'a confirmée dans les années ultérieures, nous relevons des faits qui se trouvent incorporés à l'essence même de notre République. La Constitution de 1917 a pris naissance dans son aînée de 1857 ; toutes deux ont rempli une mission parallèle et elles se confondent également dans la même histoire. La Constitution de 1857 a placé le pays dans les limites du monde moderne ; celle de 1917 nous a indiqué la solution supérieure du conflit dans lequel avait fini par sombrer la pensée politico-sociale du XX^e siècle.

Les Constituants de 1857 ont assimilé ce que le grand processus révolutionnaire occidental avait élaboré de mieux, et qui apparaît déjà d'une netteté évidente, dès le XVIII^e siècle, avec le libéralisme français, l'industrialisme anglais et l'humanisme allemand. On le décèle aussi dans la déclaration des droits de l'homme et dans la conception constitutionnelle de l'Etat et la division de ses pouvoirs. Et l'on reconnaissait déjà que le travail, la technique et l'imagination créatrice pouvaient donner naissance à une économie dynamique tendant à mettre un terme à la misère, aux entraves et aux limitations matérielles d'une société féodale, statique et conformiste.

Pour leur part, les Constituants de 1917 ont démontré, une fois de plus, de quelle façon l'imagination de l'homme prend des proportions gigantesques et s'aiguise, quand il sent la responsabilité du présent et l'inquiétude de l'avenir. Dans l'arrangement auquel ces législateurs sont arrivés sur la réalité mexicaine, pour résoudre le conflit qui s'était accentué entre les individualités et l'orbite du social, ils n'ont pas seulement indiqué les voies suivies par le processus national, mais, en examinant la coexistence féconde de l'homme avec le groupe, ils ont offert des solutions considérées aujourd'hui comme valables pour la civilisation et la culture

universelles. En agissant ainsi, ils ont harmonisé droit et justice, rêve et réalité, construction et aspiration, idéalisme et histoire.

La Constitution de 1917 a franchi le stade des constitutions ne stipulant ce qu'il fallait faire qu'en fixant les limites de ce que l'on ne devait pas faire ; elle est passée par-dessus le mécanisme institutionnel pour créer la fonctionnalité créatrice ; elle a laissé derrière elle l'époque où les constitutions concevaient le peuple et le gouvernement comme des entités placées face à face, distinctes par origine et par nature, pour instaurer les droits et les obligations de chacun, en montrant que le peuple et le gouvernement sont les deux phases où vit, travaille et agit la collectivité, en plein accord quant aux buts. De cette façon, elle a rendu au concept de représentation la simultanéité de ses aspects actif et passif, rendant permanent le droit du peuple de choisir ses représentants, et transitoire le privilège de ces derniers de le servir et de le représenter.

La Constitution de 1917 jeta les bases tendant à résoudre le dilemme politico-juridique que le monde a connu à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci, alors que la thèse de la valeur suprême de l'individu et la garantie de ses droits, dans le cadre de la notion contractuelle, considérait les devoirs plutôt comme des obligations librement consenties par chacun. Cette doctrine semblait inconciliable avec son antithèse qui marquait la réalité sociale de groupes qui, par classe, profession, culture, âge et autres conditions, englobaient l'homme en son sein et lui refusaient le caractère sacramental par lequel le sens de son individualité avait été exagéré. Dans la confrontation de ces valeurs, notre siècle a commencé à chercher la liaison des extrêmes. Au début, les solutions simplistes parurent bonnes : négation d'un des facteurs par l'autre, et par conséquent, la prédominance du « moi » par-dessus toute considération collective, ou la prédominance du « nous »,

en niant les caractéristiques les plus élémentaires de la personnalité individuelle. Ces deux positions entraînaient des suites violentes et elles dégénérent en cette cruauté politique qu'est la dictature ou l'oppression d'un sur tous, ou de beaucoup sur la valeur inaliénable de la conscience de l'individu.

Notre Constitution de 1917 est née à la hauteur de son temps. Elle prévoyait le dilemme et affirmait qu'avec la personne humaine, dont l'Occident a défendu la valeur fondamentale au cours des siècles de sa civilisation, les groupes sociaux montrent leur indiscutable réalité, et en leur accordant des droits fondamentaux, a organisé une espèce de déclaration des droits de la collectivité, en les élevant au rang de garanties sociales, et en trouvant des stades supérieurs de concorde, de liberté et de justice.

C'est pourquoi la démocratie, qui avait débuté comme une formalité politique pour le libre exercice de l'activité individuelle et efficiente pour préserver les droits de l'individu, se convertit en meilleur moyen d'assurer aux groupes et aux classes la mise en vigueur de leurs garanties, la démocratie devenant elle-même un instrument de justice sociale. Ainsi, la démocratie cessa d'être une formule de mécanisme politique et se transforma en un ensemble de postulats et de services qui assurèrent à tous les hommes l'accès aux biens communs, moraux et matériels, à la culture, grâce à l'éducation, à l'instruction et à l'élévation spirituelle ; et à la sécurité, en essayant de passer de l'incertitude d'une organisation sociale où les hommes ressemblaient à des loups en lutte permanente de tous contre tous, à la conception selon laquelle nous sommes tous des êtres désirant coopérer et se mettre au service les uns des autres. Le destin individuel, qui semblait auparavant le message mystérieux et indéchiffrable qui amène chaque homme à la vie, est conçu maintenant comme un moyen d'édifier, dans le cadre de la vie commune, l'activité personnelle de tous les individus.

La Constitution de 1917 avait des ennemis acharnés. Aujourd'hui même, la polémique étant sortie du cadre de la doctrine, il en est encore qui manquent de foi en elle ou qui l'estiment négligeable ou inefficace.

Ceux qui la combattaient au début parlaient de la tribune du passé, retranchés derrière des théories qui avaient rempli une fonction historique, mais qui restaient en arrière du progrès irrépressible de la vie sociale. Ils estimaient inopérante la nouvelle synthèse que la Constitution avait créé entre l'individu et la société, et lorsque apparurent les premiers épisodes dans lesquels cette conjugaison prit l'allure d'une lutte — comme toutes les autres dans lesquelles l'homme

cherche des solutions et des perspectives —, ils ont cru que le discrédit serait le résultat de l'œuvre visionnaire et généreuse. Perte de la conscience morale de l'homme, destruction de la solidité de la famille et renversement social, furent les prophéties que les ennemis lancèrent contre la Charte de 1917.

La réalité gagna la partie ; la vie triompha des prophètes de la catastrophe sociale. Et maintenant, la réalité vivante elle-même laisse très en arrière d'autres qui s'acharnent à considérer impossible que l'individu et le groupe coexistent et s'harmonisent, et qui ne reconnaissent pas d'autres possibilités que la lutte à mort dans laquelle l'un des deux facteurs triomphera de la sujétion indigne de l'homme au groupe, ou de celui-ci à la domination illimitée de celui-là.

Ceux qui se considéraient les plus avantagés en idées et l'estimaient rétrograde combattirent eux aussi la Constitution de 1917. Les décennies qui se sont écoulées depuis qu'elle est en vigueur, les amendements apportés par la volonté du peuple et les perspectives actuelles de la fécondité future dans le panorama mondial, la représentent comme un sage moyen qui, faisant échec aux formes obscures de la prédominance instinctive de l'individu ou de la classe — au moyen de l'oppression et de la dictature — produit une conjugaison supérieure qui constitue sa plus belle réussite.

Les conséquences indésirables que l'extrême individualisme et son opposant, menaçaient de provoquer dans la vie sociale — quant à l'économie et à toutes les autres formes de la coexistence — ont subi des coups rudes et définitifs au cours des décennies du présent siècle. L'agressivité individualiste que produit une économie au profit des plus audacieux et qui a teint de malédiction les activités du travail humain en le considérant comme une marchandise, s'est définitivement effondré. Il n'est plus un seul peuple sur la terre qui ait foi dans le capitalisme primitif, dépourvu de règles de justice et d'équité pour les hommes, les classes et la société elle-même. L'idée n'existe plus non plus de la prédominance dans l'organisation sociale d'un groupe sur les autres, pour provoquer la destruction de tous en faveur de quelques-uns qui, pour être privilégiés, seraient de toutes façons un signe d'injustice. Ce système est également périmé à notre époque.

Par contre, les peuples recherchent aujourd'hui la même solution par des voies différentes, ne serait-ce que par la nature propre de chacun. Cette solution consiste à élever, uniformément, équitablement et progressivement, le niveau de vie de tous les hommes et de tous les groupes dans le cadre de la société humaine. Les peuples ont compris que ce n'est possible que par le travail cordial et par l'emploi, dans des entreprises

de sens supérieur, des instruments que la science et la technique de notre temps ont créé comme produits de la civilisation et de la culture. Tout le monde sait pertinemment que l'on ne peut plus rien obtenir par la conquête, ni par la sujétion des faibles aux puissants, et que seules l'entente et l'harmonie produiront des bénéfices communs dans le panorama des prochaines décennies, en améliorant l'individu au sein du groupe, les groupes dans la société et les sociétés dans le concert des peuples.

L'agressivité du capitalisme, de l'impérialisme, et de leurs antagonistes, s'affaiblit partout. De nouveaux concepts, plus moraux, de la supériorité et de la force, commencent à régner parmi les hommes ; et l'on peut fort bien dire maintenant qu'il n'est plus d'homme ni de peuple isolé des autres et que le sort de tous dépend de celui de chacun, ou, comme l'a dit le Chef de l'Etat, M. Adolfo López Mateos, dans une circonstance mémorable — et nous le saluons avec respect et admiration pour ses inlassables gestes en faveur de la Patrie — la paix, la liberté, le progrès, la justice et la démocratie sont indivisibles.

Ceci dément l'opinion — lancée avec une certaine légèreté par certains — selon laquelle le peuple mexi-

cain ou ses gouvernants veulent inculquer aux autres pays les principes qui ont été, jadis, les nôtres. Une telle idée est erronée. Ni le peuple ni le gouvernement du Mexique ne désirent être imités dans leur mode de vie ; ils réclament — et le feront toujours — que tous les peuples de la terre nous respectent, et ils démontrent, tout à la fois par leur pensée et leur attitude, qu'ils savent respecter les autres.

Si les meilleures réalités actuelles du monde coïncident avec l'essence des solutions institutionnelles de notre Constitution de 1917, c'est la preuve qu'elle a été rédigée avec à-propos, et que l'interprétation des problèmes humains et politiques qu'elle contient est conforme aux aspirations actuelles de l'humanité ; c'est le signe que notre peuple et ses dirigeants ont su trouver une solution dans l'authenticité des intentions, aux questions primordiales de la société.

Si la Constitution de 1917 offre des coïncidences essentielles avec la solution concrète que l'on donne de nos jours aux problèmes humains, dans différentes parties du monde, et bien entendu en Amérique Latine, c'est que ses profits institutionnels prennent un sens universel. En d'autres temps, les peuples cherchaient

Le Palais National, résidence du Président de la République (Photo Gamboa)

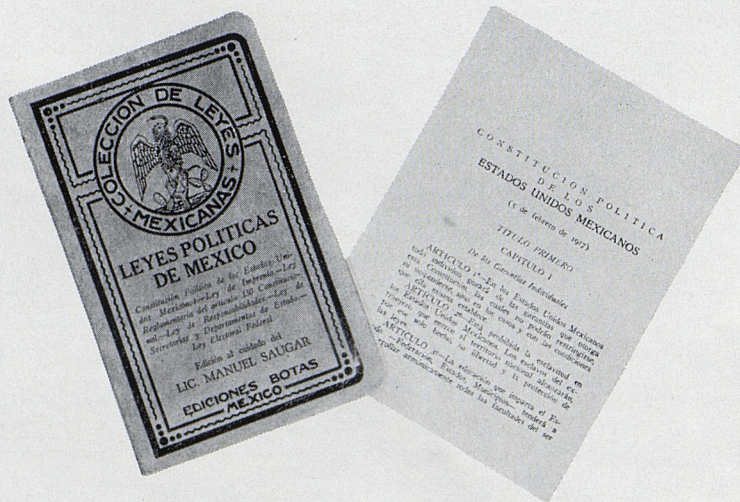


de même des formules de liberté et d'organisation constitutionnelle qui paraissent copiées les unes sur les autres, mais qui, en réalité, signifiaient la satisfaction profonde d'aspirations vraiment semblables. Nous avons assisté au début d'une ère où des solutions semblables sont cherchées et organisées par tous les peuples et où les divergences sont plutôt le résultat de l'idiosyncrasie que des disparités de doctrine. D'où nous tirons la conclusion que la Constitution de 1917 nous a placés à l'avant-garde du processus mondial qui s'est déroulé au cours des décennies de ce siècle.

Quand nous nous demandons pourquoi notre Constitution de 1917 offre une aussi fraîche vitalité dans ses principes, nous répondrons qu'elle a su interpréter et donner une forme aux aspirations qui ont conduit le peuple à la Révolution Mexicaine et celle-ci est la force constante qui vitailse la première. La Constitution est la structure juridique par laquelle trouvent une forme permanente, les élans et les émotions qui créent le progrès du peuple mexicain. La liberté, en tant que règle, correspond à l'activité normale et illimitée de l'homme sous l'égide de la loi ; l'organisation constitutionnelle des pouvoirs et la répartition de ses facultés et de ses attributions correspondent aux garanties dont l'individu et la société jouissent dans la vie quotidienne ; enfin, les éléments fondamentaux qui, selon la Constitution, donnent accès à tous les hommes aux biens communs, correspondent aux formes pratiques grâce auxquelles nous tendons chaque jour à la justice sociale. Nous nous conformons à la Constitution si nous nous maintenons dans l'esprit de la Révolution ; et tant que celle-ci donnera son impulsion à la marche du peuple, elle

restera en vigueur, non pas d'une manière immuable, mais toujours susceptible de corrections que le peuple lui-même lui imprimera. Cette explication est évidente quand nous disons — ainsi que les Mexicains et, en particulier, notre Président, ont coutume de le faire partout — que la Constitution est la Révolution et, par là même, la règle qui guide le peuple mexicain.

Ce qui précède, joint à notre foi, nous donne la satisfaction de voir que nous disposons d'un instrument institutionnel efficient, moderne et plein de promesses. Ses postulats ne s'épuisent pas dans leur application, car ils valent tout aussi bien pour des sociétés plus développées que la nôtre. L'argument se retourne contre ceux qui prétendaient la juger à la mesure des résultats obtenus, si l'on considère que la distance qui peut exister entre la réalité et l'idée est l'aiguillon dont les peuples passionnés ont besoin pour se surpasser. Ceux qui passent leur temps à faire des spéculations sur le résultat des opérations effectuées sous l'égide de la Constitution, prouvent qu'ils la considèrent comme un ensemble de règles propres à une entreprise commerciale, aussi généreuse puisse-t-elle paraître. La justice sera toujours la justice, la liberté aura toujours la valeur de la liberté, même si les réalités ne cadrent pas toujours avec les règles. L'insatisfaction matérielle ne contredit pas la mise en vigueur des principes ; les carences n'enseignent que la nécessité de nouvelles tâches et des entreprises et conceptions plus larges. Aussi bien, tout cela ne saurait-il justifier une opinion pessimiste, voire sceptique, basée sur la valeur actuelle et le sens historique de nos règles constitutionnelles de 1917.



L'ENTRÉE DU MEXIQUE DANS LA ZONE DE LIBRE ÉCHANGE



Le Président López Mateos

M. Adolfo López Mateos, Président du Mexique, a annoncé officiellement que son pays participerait, dès son entrée en vigueur, au Traité de la Zone de Libre Commerce. Le Chef de l'Etat a assuré également que le Mexique était fermement décidé à participer activement à l'intégration économique de l'Amérique Latine, en s'associant à la rapide évolution qui s'est opérée en ce sens dans l'esprit des dirigeants et des hommes d'affaires des pays latino-américains.

Voici un peu plus d'un an, nul n'aurait pensé qu'au début de l'année 1960, huit pays d'Amérique Latine — Argentine, Bolivie, Brésil, Chili, Mexique, Paraguay, Pérou et Uruguay — signeraient un traité tendant à instituer une zone de libre commerce, premier pas vers la création d'un marché commun régional. On demeurerait sceptique à cet égard, et l'on insistait surtout sur le fait que les pays latino-américains pouvaient difficilement être considérés comme complémentaires.

D'autant plus que faisait défaut le catalyseur politique, facteur essentiel pour une entreprise d'une telle envergure. Le récent voyage du Chef de l'Etat mexicain et la réaffirmation de la solidarité des régimes démocratiques d'Amérique, à laquelle ce voyage a donné lieu, contribuent largement à créer une ambiance favorable à la réalisation d'un tel projet.

La décision de constituer, sans retard, une Zone de Libre Commerce atteste que les milieux gouvernementaux et les dirigeants de l'économie de l'Amérique Latine estiment que l'intégration économique régionale est réalisable. Il n'y a donc plus de doute. Le chemin, long et ardu, pour arriver à la conjoncture actuelle, a été parcouru en un temps relativement court. Rappelons que c'est en 1956 que la *Commission Economique Pour l'Amérique Latine* — C.E.P.A.L. — créait le Comité du Commerce, chargé d'étudier les problèmes commerciaux de la région, et qu'en février 1958, se tenait à Santiago du Chili, la première session du Groupe de Travail du Marché Régional Latino-Américain, à laquelle assistait M. Rodrigo Gómez, Directeur Général de la Banque du Mexique.

En mai 1959, le Comité du Commerce de la Commission Economique pour l'Amérique Latine, réuni à Panama, débattait, de son côté, les bases sur lesquelles devait être créé le marché commun, ainsi que l'avant-projet de zone de libre commerce dans le sud du continent. Quelques mois plus tard, en septembre, les délégués des sept pays d'Amérique du Sud se réunissaient à Montevideo, afin d'élaborer le projet de traité de zone de libre commerce. C'est alors que M. Plácido García Reynoso, Sous-Secrétaire d'Etat à l'Industrie et au Commerce, fit connaître l'intention du Mexique d'adhérer à ce projet. Les Assemblées se succédèrent à un rythme accéléré et, après la déclaration formelle de M. López Mateos à Buenos Aires, les étapes franchies étaient les suivantes : le 4 février 1960, réunion à Montevideo d'experts des pays faisant partie de la zone de libre commerce, en vue de la réduction définitive du traité, et, le 15 février, conférence des Ministres des Affaires étrangères pour la signature du Traité, à laquelle assistait, au nom du Mexique, M. Manuel Tello.

Il n'est pas excessif d'affirmer que, de cette façon, la structure économique de l'Amérique Latine commence à sortir de sa phase médiévale pour entrer dans l'âge moderne des récents échanges commerciaux, de l'évolution industrielle, du relèvement sensible du

niveau de vie de la population, grâce à une coordination institutionnelle concrétisée d'abord par la Zone de Libre Commerce et, dans l'avenir, par un marché commun.

Ainsi que le Chef de l'Etat l'a déclaré à maintes reprises, le Mexique est convaincu de la nécessité de cette évolution et de l'urgence d'atteindre les objectifs que nous nous sommes fixés. Mais, les milieux officiels ne sont pas les seuls à engager une action en ce sens. Les représentants des Confédérations nationales de l'Industrie et du Commerce, qui accompagnaient le Président de la République lors de son périple en Amérique du Sud, se sont montrés catégoriques à cet égard : l'initiative privée soutient les plans tendant à hâter l'intégration économique régionale. Le fait que le gouvernement et les chefs d'entreprise du Mexique sont d'accord sur ces projets est une garantie que l'apport mexicain à l'œuvre régionale sera largement profitable. On observe le même phénomène dans les pays qu'a traversés le Président. Dans l'immédiat, les hommes d'affaires ont pour mission de s'enquérir des besoins des marchés de la région, seul moyen d'inten-

sifier les échanges commerciaux régionaux. Ainsi qu'en font foi les accords intervenus à Caracas, de même que les perspectives envisagées à Rio de Janeiro et à Buenos Aires, il y a de grandes possibilités d'y parvenir, en dépit de ce que les pays d'Amérique Latine produisent un certain nombre d'articles semblables. Il faut espérer que, grâce à l'industrialisation grandissante dans le cadre d'une structure régionale, les économies des Républiques latino-américaines poursuivront un processus de spécialisation et qu'ainsi elles se compléteront davantage.

Cette évolution, rendue concrète par des accords toujours basés sur le principe de la réciprocité — garantie de résultats fructueux pour les uns et les autres —, s'accomplit sans préjudice des rapports des pays intéressés avec le reste du monde. Il est évident que le développement économique de l'Amérique Latine, dans son ensemble comme dans chacun des pays qui en font partie, ne saurait manquer d'exercer des répercussions favorables sur son commerce avec les autres régions, notamment avec les grands centres industriels du monde entier.



M. André Malraux

est l'hôte du

Mexique



Réception au Ministère des Affaires Étrangères :
(de gauche à droite : M. José Muñoz Zapata, sous-directeur du Protocole, M. Manuel Tello, ministre des Affaires Étrangères, M. et M^{me} Malraux Mesdames Tello et Gorostiza)



Colonne de l'Indépendance à Mexico
(architecte Rivas Mercado)

M. André Malraux, écrivain en renom et Ministre d'Etat, Chargé des Affaires Culturelles, s'est rendu au Mexique, au début du mois d'avril, en qualité d'hôte d'honneur du Gouvernement Mexicain.

Parmi les personnalités ayant accueilli ce visiteur de marque, se trouvaient MM. Manuel Tello, Ministre des Affaires étrangères; Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education nationale; le Comte Jean Vyau de Lagarde, Ambassadeur de France au Mexique; MM. Jean Sirol, Conseiller culturel, et Ernest Castan, Conseiller commercial près l'Ambassade de France, ainsi que le Député José Luis Martinez, membre de l'Académie mexicaine.

Dès son arrivée, le Ministre français est allé déposer une gerbe au pied de la colonne de l'Indépendance pour rendre hommage aux héros de l'Indépendance mexicaine.

Puis M. Malraux s'est longuement entretenu avec M. Adolfo López Mateos, Président des Etats-Unis Mexicains, à qui il a remis un message personnel du Général de Gaulle. Au cours de ces conversations, le Président López Mateos a souligné que les meilleures conditions étaient réunies pour la signature d'un accord culturel avec la France, sur les bases les plus larges et donnant toute satisfaction.

Au cours d'audiences particulières, M. André Malraux a échangé divers points de vue avec les Ministres de l'Education nationale et des Affaires étrangères.

Le Ministre français a visité la Cité Universitaire, dont il parle dans le discours publié ci-après; il a parcouru également les principaux sites archéologiques du Mexique.

Au château de Chapultepec, répondant à M. Jaime Torres Bodet, Ministre de l'Education nationale, le Ministre d'Etat de la République Française s'est exprimé en ces termes :

Il y a un siècle, le passé de l'Amérique était un monde de solitude et de nomades, le brouillard où la sombre échappée des nuages venus de l'Arctique s'effiloçait sur les totems-pôles, où passaient les Fuégiens courbés sous le vent meurtrier de la Patagonie, les Sioux dans la forêt mouillée et les archers caraïbes à l'affût près des grèves — l'Amérique des sauvages. Et puis, du sud du Río Grande au sud du Pérou, l'Amérique des villes et des empires.

« Elle est entrée dans l'histoire avec ses vestiges illustres et ses souvenirs, avec les témoignages atroces et quelquefois fraternels qui ne furent si longtemps que ceux des Conquistadors ou des prêtres qui les accompagnaient. Avec, depuis le début de ce siècle, ce que nos savants découvrent de l'âme des grands empires. Le vaste manteau de sang se soulève, et nous commençons à savoir ce que fut la douceur aztèque. Pourtant, prenons-y garde : la présence de votre passé dans la mémoire des hommes, ce ne sont pas les heures pourtant inoubliées qu'ont fixé les premiers témoins espagnols, la brume dans laquelle Cortès découvrit la capitale convoitée, le sombre battement des gongs de la Nuit Funèbre, le matin où Bernal Díaz vit dans les jardins royaux « toutes sortes de fleurs inconnues, d'étranges monstres et de nains tristes » ; ce n'est pas la littérature maya dont le génie appartient encore à l'archéologie. De même que les études les plus convaincantes de notre Moyen Age ne prévalent pas sur les portails de nos cathédrales, de même notre connaissance tâtonnante ne prévaut pas sur

l'art de l'Amérique indienne. Que vos civilisations aient ou non connu leur Platon, leur Zaratroustra ou leurs Védas, c'est par le peuple trouble et fascinant de vos stèles et de vos pyramides, que l'Amérique indienne entre dans le Trésor de la civilisation planétaire qui commence avec nous.

« Et vous sentez tous que les palmarès du XIX^e siècle s'effacent. Il ne s'agit plus de comparer les bas-reliefs de Palenque à ceux du Parthénon. Nous savons désormais que dans cette nouvelle civilisation, nous sommes les héritiers de la terre entière. A l'histoire « continue » dans laquelle se succédaient l'Orient de la Bible, la Grèce, Rome et l'Occident, à cette histoire pour laquelle vous n'étiez qu'une matière première misérable, s'ajoute aujourd'hui l'histoire « discontinuée » où figurent la Chine et l'Inde, Sumer, vos civilisations disparues, — le mystérieux archipel de l'aventure humaine. Dans ce que j'ai appelé le Musée Imaginaire, et qui est l'inexplicable présence, devant nous, de tant de formes qui devraient appartenir à la mort comme lui appartiennent ceux qui les ont créées, tout un peuple de figures mexicaines s'est levé en face des gloires usées de l'empire romain, et même en face des Victoires de l'Acropole et des saints de nos cathédrales.

« Que l'on ne nous dise pas qu'elles ressuscitent votre histoire : bien qu'il existe assurément une histoire de l'art, l'art n'est pas histoire. Que l'on ne nous dise pas davantage que vous reconnaissez en elle votre expression propre. Pas plus

« L'héritage de l'art Indien a été littéralement une reconquête » (Photo Garcia Formenti)





Stèle 10, à Yaxchilan

que nous, dans les figures de nos cathédrales. Le temps joue ici comme ailleurs son grand jeu de métamorphoses et le Mexique a de multiples racines. C'est son drame, et peut-être sa gloire, d'être l'héritier d'une lignée d'ennemis. Mais pour l'Europe du XVIII^e siècle, le monde indien était le monde esclave; pour l'Occident du XX^e, le monde indien est un monde créateur, d'abord parce qu'il fut le créateur de ses chefs-d'œuvre. C'est par eux que le Mexique appartient à la noblesse du monde.

« Pourquoi y trouvez-vous ces lettres de noblesse que les autres pays d'Amérique n'y trouvent pas au même degré? Parce que le Mexique a fait sa Révolution. En rendant à la race des vaincus sa dignité, la Révolution n'a pas fait seulement d'eux les héritiers du génie indien : elle a permis à celui-ci de féconder le

Mexique moderne. La bourgeoisie libérale qui avait succédé à l'aristocratie espagnole pouvait découvrir l'art aztèque et la culture toltèque, elle pouvait les aimer; elle en restait pourtant à jamais séparée. L'héritage de l'art indien a été littéralement une reconquête. N'importe quel artiste sait que dans l'œuvre si vaste de vos peintres de la Révolution, et notamment des trois grands, il n'y a pas une seule ligne, une seule forme, qui continue réellement un art pré-colombien. Même lorsque Diego Rivera semble s'inspirer de figures mayas. Ce n'est pas aux chefs-d'œuvre des civilisations disparues que se réfèrent les fresques révolutionnaires : c'est à leur complexe survivance dans votre art populaire. Mais par ces fresques, tout l'art suscité par le génie indien est devenu votre art national. Le Mexique a fait sa Révolution, mais cette Révolution a fait son Mexique — comme la Russie a fait ses Soviets, mais des Soviets qui ont fait leur Russie, et non l'Internationale dont ils rêvaient d'abord.

« D'où la place singulière du Mexique dans la civilisation planétaire. Depuis la Conquête, son histoire n'a jamais modifié l'histoire universelle; mais par son art, le Mexique figure au premier rang du Musée Imaginaire de l'humanité. Avant dix ans, il sera familier à toutes les maisons de

« Il ne s'agit plus de comparer les bas-reliefs de Palenque à ceux du Parthénon »

(Photo Garcia Formenti)



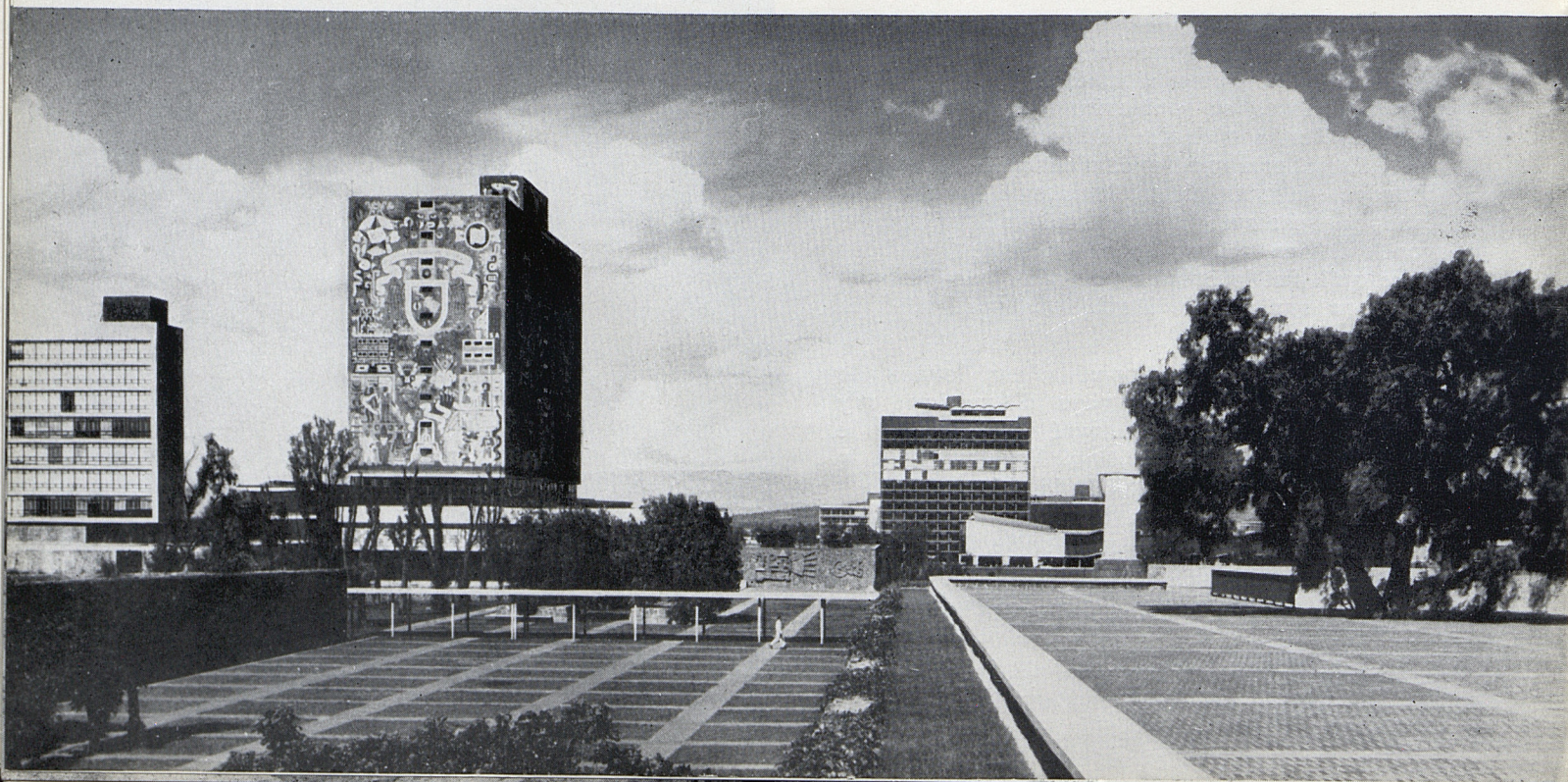
la culture de France, c'est-à-dire, la télévision aidant, à toute la jeunesse française. Et ce dont la France entend ici donner l'exemple, sera vraisemblablement suivi par maintes autres nations.

Bien entendu, nul n'attend que le Mexique moderne soit seulement le gardien privilégié du passé grandiose qui retrouve aujourd'hui sa signification. Dans le domaine de l'esprit — le seul dont j'aie à parler ici — il apparaît comme la Cité Universitaire que j'ai visitée hier : une jeunesse vivante dans ces bâtiments modernes ornés de leurs fresques révolutionnaires, autour de cette Bibliothèque sur laquelle règnent les symboles cosmiques et les dieux souterrains. En quel lieu de la terre, hors de celui-ci, les puissances souterraines veillent-elles sur une Cité des Livres ? Elles y sont folkloriques, mais le monument a la masse impérieuse de vos temples. Et bientôt elles échapperont au folklore : parce que les découvertes et les études sont de plus en plus nombreuses, parce que les chefs-d'œuvre se séparent de plus en plus clairement du peuple de statues qui les entourent, et que ces chefs-d'œuvre ne sont pas l'expression du monde de la nuit et du sang, ils en sont la transfiguration. C'est à cette transfiguration que vos artistes se réfèrent d'instinct : et avant vingt ans, le Musée National aura constitué son Trésor, dont nous savons déjà qu'il appartient au Trésor de l'Art mondial. Peut-être celui-ci n'est-il que la réponse

des siècles à la nuit glacée où, pour la première fois, une sorte de gorille, levant les yeux, se sentit mystérieusement le frère du ciel étoilé. Mais l'art mexicain y est devenu l'une des composantes majeures de l'art universel.

« Dans le monde latin auquel nous appartenons ensemble, bien que de façons si différentes, votre sculpture est sans doute le plus puissant interprète des profondeurs. La France, vous le savez, propose à toutes les nations latines de donner leur marque commune à la nouvelle culture qui, malgré son caractère universel, prendra sans doute plusieurs formes. Elle propose au monde latin de créer, tous ensemble et à égalité, l'esprit dont l'Amérique Latine et la vieille Europe ont ensemble besoin. Il appartiendra à tous ceux qui auront choisi de le créer ensemble : l'esprit ne connaît pas de nations mineures, il ne connaît que des nations fraternelles et des vainqueurs sans vaincus. Que les grandes figures que vous avez jadis arrachées à la nuit prennent leur place nécessaire auprès des Victoires et des anges. Patiemment, opiniâtement, puissions-nous créer la première civilisation qui mette toutes les grandes œuvres de l'humanité au service de tous les hommes qui les appellent, et puissions-nous lui donner le visage de notre espoir fraternel. La France, reprenant ici sa tradition séculaire, ne prétend pas enseigner autre chose que la liberté. »

Une vue de l'Université de Mexico



Parlementaires Mexicains en Europe



La visite à Saclay

Au début du mois d'avril, une Commission de Parlementaires mexicains est venue en France. Présidée par M. Manuel Moreno Sánchez, elle était composée de MM. les sénateurs Guillermo Ibarra et Carlos Román Celis, ainsi que de MM. les députés Moisés Ochoa Campos et Leopoldo González Sáenz.

Cette visite avait pour objet d'inviter, au nom du Congrès mexicain, une délégation de représentants du Sénat et de l'Assemblée Nationale de la République Française, à bien vouloir assister aux cérémonies qui se dérouleront au Mexique, en septembre et en novembre prochains, à l'occasion du CL^e Anniversaire de l'Indépendance et du cinquantenaire de la Révolution Mexicaine.

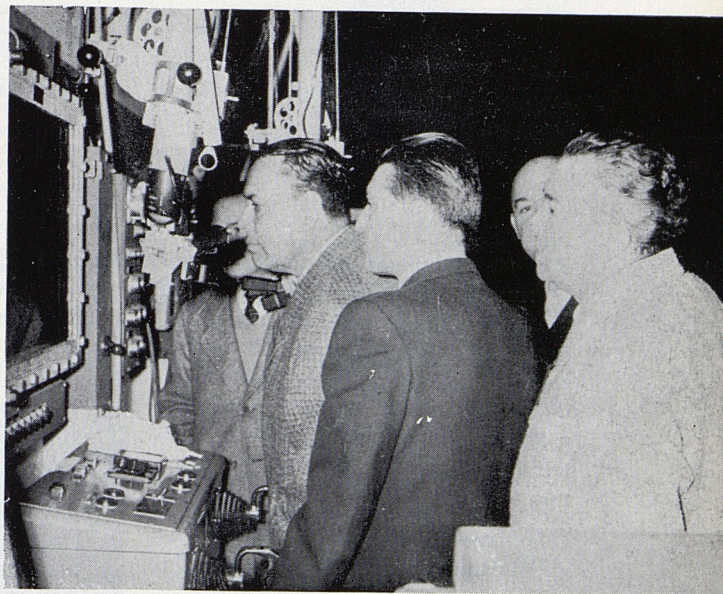
M. Gaston Monnerville, Président du Sénat, et M. Chaban-Delmas, Président de l'Assemblée Nationale, ont accepté, au nom de leur Chambre respective, l'invitation qui leur était transmise.

Le Groupe sénatorial d'amitié « France-Amérique Latine », présidé par M. Jean-Louis Tinaud, avait offert un banquet, à la Maison de l'Amérique Latine, en l'honneur des visiteurs. De même, le Président de l'Assemblée Nationale et Mme Chaban-Delmas accueillirent aimablement leurs hôtes en l'Hôtel de la Présidence.

La Commission mexicaine a échangé des impressions avec M. André Malraux, Ministre d'Etat, chargé des Affaires culturelles.

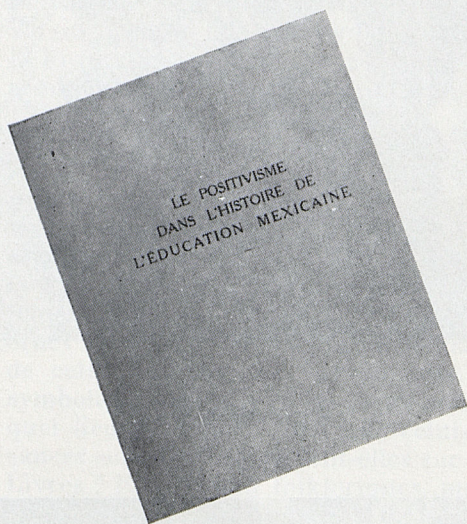
Le Comité France-Amérique avait organisé, à l'occasion du passage en France des Sénateurs mexicains, une réception au cours de laquelle des toasts furent portés en l'honneur des Présidents de Gaulle et López Mateos, ainsi que des villes de Mexico et de Paris.

Les parlementaires mexicains ont visité les Centres d'Etudes Nucléaires de Saclay, les Usines Renault à Flins, la gare de triage par système électronique de Villeneuve-Saint-Georges, le métropolitain aérien d'Orléans, ainsi que les Etablissements « Bull ».



Réception à l'Ambassade de Paris





« BOURSE HIDALGO »

1960

Ainsi qu'il avait été annoncé dans le numéro 18 des « Nouvelles du Mexique », la *Bourse Hidalgo 1960*, destinée à récompenser un professeur d'histoire, de nationalité française, ayant présenté le meilleur mémoire sur un thème relatif à l'histoire du Mexique, devait être décernée le 15 mai dernier.

Le sujet de concours était : « Le Positivisme dans l'histoire de l'Education mexicaine ».

A la suite du décès de M. Alfonso Reyes, Président du Collège du Mexique, MM. Alfonso Caso, Directeur de l'Institut National Indigéniste, et Silvio Zavala, ancien Directeur du Musée National d'Histoire, Délégué Permanent du Mexique auprès de l'U.N.E.S.C.O., ont choisi pour le remplacer M. Leopoldo Zea, Directeur Général des Relations Culturelles du Ministère des Affaires Etrangères.

Les membres du Jury ainsi constitué, ont décidé d'attribuer la *Bourse*

Hidalgo 1960 à M. Claude Dumas, agrégé de l'Université, assistant à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Lille.



M. Claude DUMAS

Par ailleurs, désireuse de couronner ses efforts, la Commission a décerné une *mention honorable* à Mme Simone Souyri, agrégée de l'Université, professeur d'espagnol et de civilisation hispano-américaine au Lycée Jean-Baptiste-Say et à l'Ecole de Haut Enseignement Commercial pour les Jeunes Filles, de Paris.

Les lecteurs des « Nouvelles du Mexique » trouveront dans un numéro qui paraîtra prochainement, quelques extraits de l'étude de M. Claude Dumas.

Précisons, pour les futurs candidats, que le sujet de la *Bourse Hidalgo 1962* sera donné en janvier 1961, afin que les postulants puissent déposer leurs travaux à l'Ambassade du Mexique en France, le 16 septembre 1961 (Jour de l'Indépendance du Mexique). Le Jury fera connaître sa décision le 20 novembre 1961 (Journée de la Révolution Mexicaine).

Nouvelles de Presse

LE MEXIQUE DANS LA COMMUNAUTÉ INTERNATIONALE

★ Rendant la visite que lui avait faite dernièrement le Président du Mexique, le **Premier Ministre du Canada**, M. John George Diefenbaker, s'est rendu officiellement au Mexique, où il a été chaleureusement accueilli par M. Adolfo López Mateos. Dans un message, adressé au peuple du Mexique, le Premier canadien s'est exprimé en ces termes : « Je pars en emportant la conviction que ce beau pays, si hospitalier, occupe un rang privilégié et d'avant-garde parmi les nations les mieux placées du monde. J'admire les progrès de votre pays dans les domaines matériel, intellectuel et moral. Ce voyage a été pour moi une de mes plus belles expériences. »

★ Le Ministère des Affaires Etrangères communique : « Le 13 avril 1960, le Chargé d'Affaires du Brésil au Mexique a été reçu en audience par le Ministre des Affaires Etrangères, afin de lui faire savoir, verbalement, que son Gouvernement était en train d'examiner l'éventualité pour les Républiques latino-américaines de faire une **déclaration commune stigmatisant les actes de discrimination raciale** qui se sont déroulés en Afrique du Sud. A cette occasion, le Gouvernement du Brésil souhaiterait connaître la position du Mexique à cet égard, au cas où les Chancelleries consultées en accepteraient le principe. Le Ministre a répondu à son interlocuteur que le Gouvernement du Mexique s'est toujours prononcé de façon formelle contre tout acte de discrimination raciale ; aussi ne verrait-il aucun inconvénient à réitérer son opinion, en participant à une déclaration de cette nature. M. Tello a ajouté que, le moment venu, son Ministère ferait connaître son opinion aussi bien sur la manière dont ce projet devrait être discuté, que sur les termes de la déclaration commune.

★ La **III^e Réunion du Comité Consultatif Intergouvernemental du Projet majeur d'éducation pour l'Amérique Latine** s'est poursuivie, à Mexico, sous la présidence de M. Vittorino Veronese, Directeur Général de l'U.N.E.S.C.O.

★ Le Président López Mateos a décidé de créer un **Second Sous-Secrétariat aux Affaires Etrangères**, dont la direction a été confiée à M. Pablo Campos Ortiz, qui était jusqu'alors Ambassadeur du Mexique en Grande-Bretagne.

★ Le Gouvernement du Mexique ayant renoué les relations diplomatiques avec **Ceylan**, le Président de la République a donné son placet à M. R.S.S. Gunewardene, en qualité d'Ambassadeur au Mexique.

★ La **VI^e Convention Internationale de l'Association Mexicaine des Agences de Voyage** s'est tenue à San Luis Potosí, du 28 avril au 1^{er} mai 1960.

NOUVELLES CULTURELLES

★ M. Adolfo López Mateos, Président de la République, s'est rendu dans l'Etat de Tabasco. A Villahermosa, il a inauguré l'hôpital Juan Graham, le marché Atasta de Serra et a remis les titres de propriété pour 11.000 hectares de terres à des collectivités agricoles et à des anciens combattants de la Révolution. Après avoir inauguré l'hôpital pour enfants, il a visité les chantiers de construction de la **Casa de la Juventud** et de la nouvelle voie allant du boulevard au río Grijalva ; il a ouvert le groupe scolaire « López Mateos » dans la colonie Mayito. A l'Université Juárez, où lui fut conféré le titre de docteur **honoris causa**, le Chef de l'Etat a ouvert le **XXII^e Conseil National d'Etudiants techniques**, visité l'école des Arts-et-Métiers, inauguré les réservoirs d'eau potable, de petits centres hospitaliers ainsi qu'une école à Teapa et à Tecomajica. Le Président a mis en service l'adduction d'eau à Tacotalpa. Ayant visité la centrale de Dos Patrias, M. López Mateos, de retour à Villahermosa, inaugurerait un parc public, la fontaine de la place d'El Aguila. Puis, le Premier Magistrat a présidé des jeux pyrotechniques et un combat naval sur la Laguna de Ilusiones.

★ La Direction Générale des Relations Culturelles du Ministère des Affaires Etrangères a été invitée à participer à la **Première Exposition Cinématographique latino-américaine**, qui se tiendra du 7 au 15 juin 1960 à Santa Margherita Ligure (Italie), sous les auspices du « Columbianum », institution italienne d'échanges culturels internationaux, dont l'un des buts est de diffuser les valeurs de la culture latino-américaine en Europe.

★ Le **1^{er} Festival mexicain de l'Amitié et de la Culture**, organisé par le Service de Promotion Internationale de Culture en Amérique Centrale, a été inauguré à Panama le 1^{er} avril dernier. Ces manifestations comportent : un concert de musique de chambre, une conférence à la Maison des Journalistes, une exposition de la Gravure Mexicaine, un récital d'Irma González, une conférence sur la peinture dans l'histoire sociale du Mexique et une représentation du Ballet folklorique mexicain.

★ Une **Convention réglementant les Echanges Culturels entre les Etats-Unis mexicains et la République populaire de Yougoslavie** vient d'être signée à Mexico par M. Manuel Tello, Ministre des Affaires Etrangères, et M. Dalibor Soldatic, Ambassadeur de Yougoslavie.

★ A l'occasion du 50^e Anniversaire de la Révolution Mexicaine, la Direction Générale des Relations Culturelles du Ministère des Affaires Etrangères, de concert avec la Direction Générale de la Cinématographie, prépare la **Semaine du Cinéma de la Révolution mexicaine**, qui permettra de faire connaître dans toutes les grandes villes d'Amérique Centrale

et du Sud, les principales productions cinématographiques mexicaines ayant trait à la Révolution.

NOUVELLES INDUSTRIELLES, MINIÈRES ET AGRICOLES

★ Le Président López Mateos vient d'assister à la mise en service de la centrale hydro-électrique « El Temazcal », construite par la **Commission Fédérale de l'Electricité**, dont la puissance sera de 700 millions de kilowatts-heure par an, M. Manuel Moreno Torres, Directeur de la Commission, a précisé que l'ensemble des centrales hydro et thermo-électriques, en voie de construction, permettra de doubler la capacité de production nationale actuellement de 24 millions de kilowatts-heure.

★ A l'occasion de la visite de représentants du Venezuela, du Brésil, d'Argentine et du Pérou, M. Pascual Gutiérrez Roldán, Directeur Général de **Petróleos Mexicanos**, a fait savoir qu'une entente semblait se dessiner pour coordonner les travaux des pays d'Amérique Latine producteurs de pétrole, en matière de prospection et d'échange de capitaux ; des facilités seraient accordées pour l'achat de produits, aux pays n'en possédant pas, par ceux qui en ont en réserve.

★ La **Banque Nationale pour le Commerce et l'Industrie**, de Paris, vient d'ouvrir un crédit au Mexique de 896.250.000 pesos (71.700.000 dollars) pour les travaux de construction de la centrale hydro-électrique d'**Infiernillo**, aux confins des Etats de Michoacán et de Guerrero.

NOUVELLES DIVERSES

★ Recevant les délégués de la Confédération Nationale Paysanne à la **III^e Assemblée Nationale du Parti Révolutionnaire Institutionnel**, M. Adolfo López Mateos, Président de la République, a déclaré qu'il ne suffisait pas que de bonnes lois agraires régissent le Mexique pour que la justice règne à la campagne. Il faut que le peuple et le Gouvernement soient fermement décidés à les appliquer au pied de la lettre.

★ L'Université Nationale de Mexico attribue chaque année trois bourses à des **étudiants français, de toute discipline, résidant en France**. Pour l'année 1960 (début mars à fin novembre), deux demi-bourses ayant été consenties à Milles Urbajtel et Nelken — boursières 1959 —, afin de parachever leurs recherches, les deux bourses restantes ont été décernées à Mlle Solange Béhocaray (ethnographie) et à Mlle Monique Dagen (littérature).

Dernière heure :

Association Latino-Américaine de Libre Commerce

En présence de M. Carlos Abedrop Dávila, Président de la Chambre Nationale de Commerce de Mexico, de MM. les Ambassadeurs d'Argentine, d'Uruguay, du Chili, du Paraguay, du Brésil et du Pérou, ainsi que de M. Manuel Fernández Madero, Président de la Confédération des Chambres d'Industrie, et de M. Juan Martínez del Campo, Président de la Confédération des Chambres de Commerce, auxquels s'étaient joints de nombreux représentants du commerce, de l'industrie et de la banque, M. Rafael Urrutia Millán, Directeur Général des Études financières du Ministère des Finances, a donné une conférence de presse au cours de laquelle il a souligné que les taxes frappant les articles d'importation au Mexique sont, en moyenne, inférieures à celles appliquées dans certains pays de la zone de libre commerce. Elles représentent moins de la moitié des droits perçus par les pays ayant des tarifs douaniers très peu élevés, tel le Pérou, et un tiers des barèmes en vigueur en Argentine et au Brésil. Ainsi, la Convention en question supposerait pour le Mexique une perte de ressources en ce qui concerne les taxes à l'importation.

Par ailleurs, la Chambre Nationale de Commerce de Mexico vient d'organiser un cycle de conférences, qui seront faites par des fonctionnaires étant intervenus dans les négociations et la signature du Traité de la zone de libre commerce, afin d'expliquer les perspectives qui s'offrent aux agriculteurs, industriels et exportateurs, dans le commerce avec l'Argentine, le Brésil, le Chili, le Paraguay, le Pérou et l'Uruguay. Le programme de ces conférences est ainsi arrêté : 1) **Moyen d'intensifier le commerce**, par M. Rodrigo Gómez, Directeur Général de la Banque du Mexique; 2) **Aspects fiscaux du Traité de la zone de libre commerce de l'Amérique Latine**, par M. Rafael Urrutia Millán, Directeur Général des Études financières du Ministère des Finances; 3) **Participation de l'initiative privée du Mexique à l'Association Latino-Américaine de libre commerce**, par M. José Gómez Gordoa, Président de la Confédération des Associations cotonnières; 4) **Le développement économique du Mexique et la zone de libre commerce**, par M. Juan Sánchez Navarro, ancien Président de la Confédération des Chambres Nationales de Commerce; 5) **Les problèmes du commerce latino-américain**, par M. Plácido García Reynoso, Sous-Secrétaire à l'Industrie et au Commerce.

Enfin, le Gouvernement mexicain a pris des mesures pour l'application des prescriptions du Traité de Montevideo portant création de la zone de libre commerce entre l'Argentine, le Brésil, le Chili, le Paraguay, le Pérou, l'Uruguay et le Mexique. Ladite zone sera désignée sous l'appellation d'**Association latino-américaine de Libre Commerce** et son siège est fixé dans la capitale de l'Uruguay. M. Plácido García Reynoso, Sous-Secrétaire à l'Industrie et au Commerce, représentera le Mexique au Comité Permanent; il aura pour suppléant M. Fernando Rosenbluth, Sous-Directeur des Études financières au Ministère des Finances. Au Mexique, les problèmes intéressant la participation à la zone de libre commerce seront du ressort du **Comité inter-ministériel mexicain de l'Association latino-américaine de Libre Commerce**, lequel est composé de : MM. Plácido García Reynoso, José Gorostiza, Sous-Secrétaire aux Affaires Étrangères, Jesús Rodríguez y Rodríguez, Sous-Secrétaire aux Finances, Jesús Patiño Navarrete, Sous-Secrétaire à l'Agriculture, Rodrigo Gómez, Directeur Général de la Banque du Mexique, José Hernandez Delgado, Directeur Général de la *Nazional Financiera* Ricardo J. Zevada, Directeur Général de la Banque Nationale du Commerce Extérieur, Octaviano Campos Salas, Administrateur de la Banque du Mexique (secrétaire du Comité exécutif).

Le Comité Interministériel s'est adressé aux agriculteurs, industriels et exportateurs mexicains afin de les inviter à dresser une liste des denrées qu'ils entendent acheminer sur le marché commun, et qui sont appelées à faire l'objet de négociations entre les pays signataires du Traité, afin d'obtenir des dégrèvements ou remises de droits de douane.

En ce qui concerne le pétrole, l'assemblée des directeurs de cette branche d'industrie, du Venezuela, du Pérou et du Mexique a inscrit à son ordre du jour les questions suivantes :

1 - Le Mexique pourrait, par l'intermédiaire de **Petróles Mexicanos**, fournir la moitié du capital (30 millions de dollars) nécessaire à l'installation au Venezuela d'une raffinerie moderne pour l'exploitation des gisements récemment découverts dans ce pays. L'autre, moitié du capital serait versée par le Venezuela.

2 - L'exploration de nouveaux gisements destinés à alimenter cette raffinerie et l'installation de cette dernière, seraient confiées, en majeure partie, à des techniciens mexicains.

3 - Le Mexique serait disposé à accorder une aide technique au Pérou en vue d'explorations dans les Andes et dans les régions avoisinantes.

4 - Des négociations sont en cours, en vue de l'intégration de l'industrie pétrolière latino-américaine, avec la participation du Brésil, de l'Argentine et de la Bolivie.

D'autres accords sont envisagés relatifs aux échanges de charbon mexicain pour du minerai de fer vénézuélien.

